

UN FRANC LE VOLUME DE 350 A 400 PAGES

COLLECTION MICHEL LÉVY

CHOIX

DES MEILLEURS OUVRAGES CONTEMPORAINS

FORMAT GRAND IN-18 (Charpentier), IMPRIMÉ SUR BEAU PAPIER SATINÉ

Contenant la valeur de 2 ou 3 volumes in-octavo

IL PARAÎT UN VOLUME TOUTS LES HUIT JOURS

La nouvelle collection que nous annonçons aujourd'hui vient résoudre enfin le grand problème des bons livres au meilleur marché possible. Jamais, en effet, aucune autre maison de librairie n'a pu offrir des ouvrages contemporains à des prix aussi réduits. Conçue et exécutée dans des conditions de haute et véritable économie qui permettent de concilier le bon marché avec la valeur littéraire, l'élégance et le soin de la fabrication, cette collection est appelée à inaugurer, sous le rapport du prix, une phase nouvelle dans le commerce de la librairie française.

Le format grand in-18 (dit *Charpentier*), adopté d'abord pour mettre à même de soutenir la concurrence contre la contrefaçon étrangère, est devenu le format le plus usuel. Reconnu supérieur à tous les autres, autant en raison de la quantité de texte qu'il comporte qu'en raison de son élégance et de sa commodité, ce format est aujourd'hui en possession légitime de la faveur de

tous, parce qu'il répond aux besoins et au goût de tous. On peut donc regarder comme vaine toute tentative qui serait faite dans le but de faire adopter un autre format à la majorité des lecteurs français. Toute collection littéraire publiée dans d'autres conditions ne peut par conséquent avoir qu'un succès éphémère, une popularité de quelques jours ; elle ne prendra jamais place, à titre de collection, dans la bibliothèque des gens de goût.

Nous connaissons trop bien et nous respectons trop les habitudes et les exigences du public à cet égard pour ne pas nous y soumettre aujourd'hui, en entreprenant notre nouvelle série de volumes littéraires. Nous savons que la seule réforme qui soit réclamée par les lecteurs, désormais, est la réforme du prix de vente.

C'est à ce besoin de bon marché que nous voulons répondre en formant la collection que nous annonçons. Peu de maisons dans la librairie parisienne, nous pouvons le dire, sont aussi bien en position que la nôtre de donner le signal de cette réforme, qui ne peut s'appliquer qu'à des livres signés de noms assez populaires pour assurer de nombreux tirages et un débit rapide. Possesseurs de la propriété littéraire d'un grand nombre d'ouvrages dont le succès déjà éprouvé offre les garanties les plus certaines, assurés par traités de la publication des œuvres que produit l'élite des auteurs contemporains, de ceux-là surtout à qui leurs succès passés et leur jeunesse promettent un long et fécond avenir, nous pouvons, dès à présent, annoncer que tous ces ouvrages seront de ceux que l'opinion publique s'empresse de consacrer.

Parmi ces ouvrages, parmi ces noms, nous pouvons citer les livres de Lamartine, de Ponsard, de George Sand, de madame de Girardin, ceux de Charles de Bernard, de Stendhal ; les livres écrits et à écrire d'Henry Murger, qui se classe désormais parmi les romanciers

les plus originaux du dix-neuvième siècle; le *Théâtre*, les *Proverbes* et les *Nouvelles* de Scribe, que le nouveau format va contribuer encore à populariser dans le public lisant; les œuvres de Gérard de Nerval, l'écrivain studieux et original que tous regrettent; les travaux historiques et littéraires de Mérimée, les ouvrages de Louis Reybaud, le piquant auteur de *Jérôme Paturot*; les œuvres littéraires des critiques les plus accrédités, Cuvillier-Fleury, Théophile Gautier, le comte A. de Pontmartin.

Et combien encore d'autres noms chers aux lettres, populaires dans le monde qui lit et aime à lire! combien de romanciers dont les récits ont le privilège d'intéresser, de passionner la foule, Alexandre Dumas, Eugène Sue, Émile Souvestre, Alexandre Dumas fils, Alphonse Karr, Méry, Léon Gozlan, Félicien Maleville, Jules Sandeau, Paul Meurice, Edmond Texier, Marc Fournier, Paul de Molènes, Champfleury, le major Fridolin! etc.

Et puis aussi les chefs-d'œuvre de la littérature étrangère, que nous nous empresserons de faire traduire, spécialement pour notre édition, aussitôt qu'ils auront acquis une notoriété suffisante, et qui se classeront à côté des romans d'Henri Conscience, à côté d'Edgar Poë, le célèbre romancier américain, dont les *Histoires extraordinaires* paraissent prochainement.

Tous ces noms, toutes ces œuvres viendront successivement prendre place dans cette collection, à laquelle s'ajouteront chaque jour de nouveaux éléments de succès, et qui sera, grâce à ce concours de talents reconnus, le répertoire le plus complet de la littérature contemporaine.

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

OUVRAGES PARUS ET A PARAÎTRE

A. DE LAMARTINE		vol. 2	ÉMILE SOUVESTRE		vol.
LES CONFIDENCES.	1		UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS. . .	1	
NOUVELLES CONFIDENCES.	1		CONFESSIONS D'UN OUVRIER.	1	
THÉOPHILE GAUTIER			AU COIN DU FEU.	1	
LES DEUX-ARTS EN EUROPE.	2		SCÈNES DE LA VIE INTIME.	1	
CONSTANTINOPLE.	1		CHRONIQUES DE LA MER.	1	
L'ART MODERNE.	1		FÉLIX MORNANO		
GEORGE SAND			LA VIE ARABE.	1	
MASTRAT.	1		EDGAR POE		
VALENTINE.	1		<i>Traduction Ch. Baudelaire</i>		
LA MARE AU DIABLE.	1		HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.	1	
LA PETITE FADETTE.	1		A. VACQUERIE		
GÉRARD DE NERVAL			PROFILS ET GRIMACES.	1	
LA BOHÈME GALANTE.	1		A. DE PONTMARTIN		
LE MARQUIS DE FAYOLLES.	1		CONTES ET NOUVELLES.	1	
LES FILLES DU FEU.	1		MÉMOIRES D'UN NOTAIRE.	1	
EUGÈNE SCRIBE			LA FIN DU PROCÈS.	1	
THÉÂTRE, tomes 1 à 3.	5		HENRI CONSCIENCE		
NOUVELLES.	1		<i>Traduction Léon Vocquier.</i>		
HISTORIETTES ET PROVERBES.	1		SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE.	2	
HENRY MURGER			LE PLÉAU DU VILLAGE.	1	
LE DERNIER RENDEZ-VOUS.	1		DE STENDHAL		
LE PAYS LATIN.	1		(O. BEYLE)		
SCÈNES DE CAMPAGNE.	1		DE L'AMOUR.	1	
ÉMILE AUGIER			LE ROUGE ET LE NOIR.	1	
POÉSIES COMPLÈTES.	1		LA CHARTREUSE DE PARMÉ.	1	
M^{ME} BEECHER-STOWE			LOUIS DE CARNÉ		
<i>Traduction E. Forcade.</i>			UN DRAME SOUS LA TERREUR.	1	
SOUVENIRS MEUREUX.	2		CHAMPFLEURY		
ALPHONSE KARR			LES PREMIERS BEAUX JOURS.	1	
LES FEMMES.	1		ROGER DE BEAUVOIR		
AGATHÉ ET CÉCILE.	1		LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES. . .	1	
LOUIS REYBAUD			AVENTURIÈRES ET COURTISANES. . .	1	
LE DERNIER DES COMMIS VOYAGEURS. .	1		AMÉDÉE ACHARD		
LE COQ DU CLOCHER.	1		PARISIENNES ET PROVINCIALES. . .	1	
L'INDUSTRIE EN EUROPE.	1		ALBÉRIC SECOND		
M^{ME} ÉMILE DE GIRARDIN			A QUOI TIENT L'AMOUR.	1	
MARGUERITE OU DEUX AMOURS. . . .	1		M^{ME} CAROLINE BERTON		
PAUL MEURICE			NÉE SAMSON		
SCÈNES DU FOTER.	1		LE BONHEUR IMPOSSIBLE.	1	
CHARLES DE BERNARD			NADAR		
LE NEUD GONDIEU.	1		QUAND J'ÉTAIS ÉTUDIANT.	1	
UN HOMME SÉRIeux.	1		MARC FOURNIER		
HOFFMANN			LE MONDE ET LA COMÉDIE.	1	
<i>Traduction Champfleury</i>			CHARLES BARBARA		
CONTES POSTHUMES.	1		HISTOIRES ÉMOUVANTES.	1	
ALEX. DUMAS FILS			JULES SANDEAU		
AVENTURES DE QUATRE FEMMES. . . .	1		SACS ET PARCHEMINS.	1	
LA VIE A VINGT ANS.	1		MÈRY		
ANTONINE.	1		LES NUITS ANGLAISES.	1	
LA DAME AUX CAMELLIAS.	1				
F. PONSARD					
ÉTUDES ANTIQUES.	1				
LÉON GOZLAN					
LES CHÂTEAUX DE FRANCE.	1				
LE NOTAIRE DE CHANTILLY.	1				

MONTRE PERDUE, ¹⁴

RÉCOMPENSE HONNÊTE !

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. MARC-MICHEL ET MOREAU

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville
le 4 octobre 1855



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 bis

1855

Les auteurs et les éditeurs se réservent le droit de représentation, de traduction,
et de reproduction à l'étranger.

75950

Distribution de la Pièce.

CHAMBOURDON.	MM. DELANNOY.
BIENASSIS	PARADE.
PLANTIN, médecin.	CHAUMONT.
BRUNO, domestique.	GALABERD.
DELPHINE, femme de Chambourdon.	Mlle BRASSINE.

A Paris, chez M. Chambourdon.

Toutes les indications sont prises de la gauche et de la droite du spectateur. — Les personnages sont inscrits en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent au théâtre. Les changements de position sont indiqués par des renvois au bas des pages.

NOTA. S'adresser pour la musique exacte, à M. A. TARANNE, 65, rue du Faubourg-du-Temple.

MONTRE PERDUE,

RÉCOMPENSE HONNÊTE !

Un salon bourgeois ; porte au fond, deux portes à gauche ; une porte, à droite, premier plan ; au deuxième plan, une fenêtre ; chaises, fauteuils, guéridons à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

DELPHINE, seule, sortant de la chambre de gauche et parlant à la cantonade.

Oui, mon ami, sois donc tranquille et tâche de reposer un peu.
(Elle s'éloigne de la porte.)

VOIX DE CHAMBOURDON.

Delphine ! ma femme !...

DELPHINE, se rapprochant.

Quoi ? mon ami ?

VOIX DE CHAMBOURDON.

Et si quelqu'un vient me demander, je n'y suis pas.

DELPHINE.

Bien !

VOIX DE CHAMBOURDON.

Réponds que je suis parti pour Balaklava !

DELPHINE.

Oui.

VOIX DE CHAMBOURDON.

Et ne laisse pénétrer quiconque dans mon domicile... oh ! mais là... quiconque !... oh ! mais là... quiconque !...

DELPHINE.

C'est convenu !... (Descendant la scène.) Excepté pourtant le docteur que je viens d'envoyer chercher... M. Chambourdon m'inquiète... que peut-il avoir?... je ne comprends rien à ses craintes, à ses terreurs.

AIR : *Il me semble que pour le cœur* (Tigre).

De son trouble, de sa frayeur,
En vain je cherche le mystère ;
A son repos, à son bonheur
Je consacre ma vie entière.
Jamais je ne le vis ainsi,
Et je ne sais au fond de l'âme,
De quoi peut trembler un mari
Quand il est bien sûr de sa femme.

Mais voyez donc si ce Bruno reviendra... Ces domestiques sont d'une lenteur !... (Elle regarde par la fenêtre et abaisse vivement le rideau.)

Oh ! encore ce monsieur à moustaches rousses avec qui j'ai voyagé, il y a deux jours, en revenant d'Arpajon ; depuis hier il ne fait que passer et repasser sous mes fenêtres... est-ce que ?... (On frappe à la porte.) Ah ! sans doute le docteur !... (Elle ouvre et recule en voyant Bienassis.) Non, c'est ce monsieur...

SCÈNE II.

DELPHINE, BIENASSIS.

BIENASSIS *.

Recevez, Madame, mes sincères hommages... et veuillez excuser l'incongruité d'une visite si matinale.

DELPHINE.

Que désirez-vous, Monsieur ?

BIENASSIS.

Je ne crains pas me tromper... c'est bien avec vous que j'ai eu le bonheur de voyager il y a quarante-huit heures, railway d'Orléans, wagon 714, train de neuf heures vingt-trois.

DELPHINE.

C'est possible, Monsieur, mais...

BIENASSIS.

Oh ! Madame, j'en suis sûr !... vous avez des traits que l'on n'oublie pas... hier en vous entrevoyant de la rue à cette fenêtre, je pouvais douter... mais à présent qu'il m'est donné de vous considérer de près... (Il se colle son lorgnon à l'œil.)

DELPHINE.

Enfin, Monsieur... que voulez-vous ?

BIENASSIS.

Vous rendre un léger service... qui vaudrait tout au plus quinze sous pour un commissionnaire... un franc vingt-cinq pour un cocher de fiacre... mais qui pour moi est d'une valeur bien supérieure... puisqu'il me procure l'occasion d'admirer une fois encore... et chez elle...

DELPHINE.

En vérité, Monsieur, j'ai beaucoup de patience, mais...

BIENASSIS.

Je n'en abuserai pas... je vous rapporte un objet oublié par vous dans le wagon.

DELPHINE.

Un objet ?

BIENASSIS.

Ces gants.

DELPHINE.

Ils ne sont pas à moi.

BIENASSIS.

Bah !... (A lui-même.) Je m'en doutais... ce sont les miens.

* B. D.

DELPHINE.

Ce sont des gants d'homme !

BIENASSIS.

En effet !... Pardon, belle dame, de l'offense faite à ces jolies mains.

DELPHINE, impatientée.

Monsieur!...

BIENASSIS.

Ne seraient-ils pas à votre compagnon de voyage... à ce monsieur qui... votre mari sans doute ?

DELPHINE.

Non, Monsieur.

BIENASSIS.

Ah ! ah !

DELPHINE.

Quoi donc, Monsieur ?

BIENASSIS.

Rien ! rien ! (A part.) Je m'en doutais ! (Haut.) Du moment que madame est veuve...

DELPHINE *.

Non, Monsieur, je ne suis pas veuve, mais je trouve étrange...

BIENASSIS, riant d'un rire sardonique.

Il y a un mari... ah ! bien ! ah ! très-bien !... (A part.) encore un de ma confrérie.

DELPHINE.

Vous dites ?...

BIENASSIS.

Rien, oh ! rien.

DELPHINE.

Sachez donc, Monsieur, puisque je suis réduite à vous rendre des comptes, que la personne qui m'accompagnait est un ami de ma famille... un médecin...

BIENASSIS.

Un médecin !

DELPHINE.

Et que c'est avec l'autorisation de mon mari que nous nous rendions ensemble chez ma sœur, pour un baptême !...

BIENASSIS.

Parfait... parfait... et M. votre mari a eu la naïveté de permettre...

DELPHINE, irritée.

Monsieur...

BIENASSIS.

Mon Dieu, Madame, vous me trouvez peut-être singulier ?...

DELPHINE.

Pis que cela, Monsieur.

* D. B.

BIENASSIS.

Mettons bizarre; mais confidence pour confidence... moi aussi, Madame, je suis marié.

DELPHINE.

Que m'importe, Monsieur ?

BIENASSIS.

Marié à une femme... qui a aussi un médecin !... un drôle !... auquel elle fait visites sur visites sous prétexte de migraines... des migraines... ah ! ah !

Air : *Troupe jolie.*

A ces douleurs trop fantastiques
Je crois peu, je vous en réponds,
Migraines machiavéliques,
Qu'en effet nous seuls endurons,
C'est nous seuls qui les endurons *.
Sur ce mal qu'on fasse une enquête,
Et l'on découvrira ceci :
Quand Madame a mal à la tête,
C'est à la tête du mari.

Et quant à ce paltoquet de médecin ! je ne le connais que de nom... mais si jamais...

DELPHINE, assise à droite.

Tout cela ne me regarde pas, Monsieur.

BIENASSIS.

C'est vrai !... mais ces épanchements me font du bien !... Ah ! Madame, je suis un mari bien à plaindre !...

DELPHINE, à part.

Eh bien ! est-ce qu'il va pleurer !...

BIENASSIS.

Palmyre a fait de moi un infortuné qui ne rêve que vengeance... et compensations !... compensations !... vous comprenez, Madame.

DELPHINE, se levant, très-sèchement.

Nullement, Monsieur, et je vous prie une dernière fois... (Elle montre la porte.)

BIENASSIS.

C'est juste, Madame... je m'abstiens de m'expliquer mieux dans cette première visite !...

DELPHINE.

Comment !!!

BIENASSIS.

Je suis un homme discret !... il me suffit pour cette fois de laisser dans votre cœur quelques germes de sympathie.

DELPHINE, à part **.

Il compte revenir.

* B. D.

** D. B.

BIENASSIS, saluant.

Madame...

SCENE III.

DELPHINE, BIENASSIS, BRUNO.

BRUNO, entrant par le fond.

Me v'là, Madame.

DELPHINE.

Mon domestique.

BRUNO.

Oh ! un monsieur !

BIENASSIS, bas à Delphine.

Ne craignez rien, je ne vous compromettrai pas. (Haut.) Vous disiez donc, Madame, que la pendule de votre salon est dérangée.

DELPHINE.

Qu'est-ce qu'il dit ?

BIENASSIS.

Je vais voir ce qu'elle a, en ma qualité d'horloger, et l'emporter chez moi.

DELPHINE.

Emporter ma pendule ! (Haut.) Vous n'en ferez rien, Monsieur.

BIENASSIS.

Madame préfère que je la démonte ici ?... Je vais chercher ce qu'il me faut.

DELPHINE, à demi-voix avec colère.

Monsieur, je vous défends...

BIENASSIS.

Dans dix minutes, je suis ici. (A lui-même.) Oh ! Palmyre, j'entrevois une compensation très-confortable ! (Il sort.)

SCÈNE IV.

DELPHINE, BRUNO *.

DELPHINE.

Bruno, vous avez vu ce Monsieur ?

BRUNO.

Il n'est pas beau !

DELPHINE.

S'il osait se représenter ici... ne le laissez jamais entrer.

BRUNO.

Oui, Madame !

DELPHINE.

Vous le reconnaîtrez ?

BRUNO.

Oh ! je le connais... c'est M. Bienassis.

* D. B.

DELPHINE.

Bienassis ?

BRUNO.

L'horloger du coin de la rue.

DELPHINE, s'asseyant à gauche.

Un horloger ?

BRUNO.

Même qu'on dit que son épouse... une ancienne écuyère... lui fait toutes sortes de chagrins... sauf le respect de Madame!... on racontait encore ce matin chez le boulanger qu'avant-hier soir on avait vu un individu... non, un particulier se sauver de chez elle par une porte, tandis que le mari entrait par l'autre !
(Riant.) Oh ! oh ! oh !

DELPHINE.

Bruno !

BRUNO.

Sauf le respect de Madame !

DELPHINE, à part.

Sans doute le médecin en question ! (Haut.) Et notre docteur va-t-il venir ?

BRUNO.

Tout de suite, Madame!... sitôt que je lui ai dit que Monsieur votre époux était toqué.

DELPHINE, se levant.

Vous avez osé lui dire?...

BRUNO.

Madame, on doit tout dire aux médecins.

DELPHINE.

Mon mari est souffrant... il a un chagrin... que je connais .. et vous pouviez vous dispenser...

BRUNO.

Dame!... Madame!... quand un homme bondit à trois pieds de haut à chaque coup de sonnette... quand il se fourre dans les cabinets noirs... en entendant monter, même le porteur d'eau !

DELPHINE.

Taisez-vous, vous ne savez ce que vous dites !... Allez voir si Monsieur est levé... ne lui dites pas que je vous ai envoyé chercher le docteur... cela pourrait l'inquiéter.

BRUNO *.

Bien, Madame... (A part.) Mais mon opinion est inébranlable. Monsieur est toqué. (Il sort à gauche.)

SCÈNE V.

DELPHINE, LE DOCTEUR PLANTIN **.

PLANTIN, paraissant au fond.

Eh ! bonjour, ma jolie cliente !

* B. D.

** P. D.

DELPHINE.

Bonjour, docteur, et merci de votre empressement.

PLANTIN.

Beau mérite !... quand il s'agit d'accourir près des grâces.

DELPHINE.

Taisez-vous, Monsieur; je croyais que vous aviez vidé votre bonbonnière à douceurs... durant ce petit voyage que je viens de faire en votre compagnie!

PLANTIN.

Et où le charme de votre présence emportait les heures à triple vapeur!

DELPHINE.

Ce temps si court a suffi pour développer votre galanterie... au point... presque... de me compromettre.

PLANTIN.

Vous compromettre auprès de qui ?...

DELPHINE.

Mais de quelqu'un qui paraît avoir à se plaindre beaucoup... des médecins.

PLANTIN.

Un malade ?

DELPHINE.

Un mari !

PLANTIN.

Hein ! (A part.) Diable! saurait-elle... (Haut.) Mais à propos de maris... qu'est-ce que votre jocrisse de Bruno est venu me dire ?... que ce pauvre Chambourdon avait la tête un peu...

DELPHINE.

Mon Dieu ! docteur !... c'est la vérité... moi qui l'avais laissé si gai, si bien portant... je l'ai retrouvé en proie à la plus noire mélancolie... aux terreurs les plus étranges.

PLANTIN.

Bah !... le joyeux Chambourdon transformé en élégie ?

DELPHINE.

Ne riez pas, je suis sérieusement en peine... Je ne sais ce qui a pu se passer pendant mon absence de quelques jours.

PLANTIN.

Vous l'avez questionné ?

DELPHINE.

Il donne à ce grand désespoir la raison la plus futile... la perte de sa montre... une vieille montre en or.

PLANTIN.

Je la connais... ce que nous appelions au quartier latin une assinoire.

DELPHINE.

Il y tenait beaucoup... elle lui venait de son père... qui avait même fait graver son nom de Chambourdon dans la boîte... mais je ne puis croire...

PLANTIN *.

N'est-ce pas lui que j'entends?

DELPHINE.

Il querelle son domestique!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHAMBOURDON, BRUNO.

CHAMBOURDON.

Butor, animal!

BRUNO **.

Mais Monsieur...

CHAMBOURDON,

Je t'avais défendu... défendu sur ta tête...

BRUNO.

De donner votre adresse?... mais, Monsieur, pour que le bot-
tier rapporte vos bottes... il fallait bien...

CHAMBOURDON.

Mes bottes!... (Le menaçant.) Je ne sais qui me tient...

BRUNO, effrayé.

Aïe!...

DELPHINE.

Mon ami!

PLANTIN.

Eh bien! eh bien!

CHAMBOURDON, effrayé ***.

Un homme ici!... Je n'y suis pas... je suis à Balaklava!...

PLANTIN.

Il ne me reconnaît pas!...

BRUNO.

Il ne connaît plus ni père ni mère!

DELPHINE.

Mais c'est notre ami le docteur... qui est monté en passant.

CHAMBOURDON, se remettant en riant.

Tiens!... c'est vrai!... c'est Plantin!... ce bon Plantin!... qui
vient de voyager à Arpajon avec ma femme!... et je le mécon-
naissais!... ah! ah! voilà qui est plaisant! rions-en beaucoup!
(Il prend tout à coup une mine funèbre ****.)

BRUNO, à part.

A-t-il un assez mauvais rire!...

PLANTIN, bas à Delphine.

Le poulx est un peu agité, laissez-moi seul avec lui.

DELPHINE *****.

J'ai justement à sortir. (Haut, prenant son châle et son chapeau.) Je vais
faire une course, mon ami.

* D. P.

** B. C. D. P.

*** C. D. P. B.

**** C. P. D. B.

***** C. D. P. B.

CHAMBOURDON.

Va, ma Delphine, et tâche de nous trouver un autre appartement dans un arrondissement quelconque.

DELPHINE, bas au docteur.

Encore une idée fixe !

PLANTIN, bas.

Dites comme lui !

CHAMBOURDON.

Aux Batignolles, ou rue Mouffetard... tu peux même pousser jusqu'à Nanterre... je ne tiens pas au quartier.

DELPHINE, au docteur.

Vous entendez ?

PLANTIN.

Je vais voir ce qu'il a.

CHAMBOURDON.

Hâtez-vous, ma Delphine... Je voudrais déménager dans un petit quart-d'heure... si c'était possible !... (Il fait le geste de tirer sa montre et pousse un soupir.) Non ! elle n'y est plus !

DELPHINE, au docteur.

Il cherche sa montre !

BRUNO, prêt à pleurer *.

Cet homme-là me fend le cœur. (Il tire son mouchoir.)

CHAMBOURDON.

Et toi, Bruno...

BRUNO, se mouchant.

Monsieur...

CHAMBOURDON.

Ne laisse pénétrer céans aucune créature masculine ! Oh ! mais là... aucune ! oh ! mais là... aucune !...

BRUNO.

Bien, Monsieur... rien que les dames.

DELPHINE **.

Hein?...

CHAMBOURDON.

Pas même les dames !... (A sa femme.) Rassure-toi, mon ange !... moi te trahir ! jamais !...

DELPHINE, étonnée.

Comment ?

CHAMBOURDON, vivement. †

Rien. (A parl.) Ventre de biche ! j'ai failli me vendre ! (Haut.) Va, ma chérie, et prends ta clé pour ne pas sonner en rentrant ; les sonnettes m'agacent le nerf olfactif !

PLANTIN.

Auditif.

CHAMBOURDON.

Je dis bien.

* D. P. C. B.

** P. D. C. B.

BRUNO.

Qu'est-ce que les sonnettes lui ont donc fait ?

CHAMBOURDON.

Fâcheuse invention!... j'y mettrai du coton.

DELPHINE, *bas à Plantin.*

Et tout cela à propos d'une montre perdue...

PLANTIN.

Je vais l'interroger.

DELPHINE.

Adieu, mon ami... Je te laisse avec notre bon docteur.

CHAMBOURDON.

Adieu, ma douce [compagne!... Embrasse-moi!... tu as confiance, n'est-ce pas?...

DELPHINE, *un peu étonnée.*

Sans doute!...

CHAMBOURDON.

La confiance en ménage est la plus bête... (Se reprenant.) la plus belle des vertus!...

DELPHINE.

Certainement! (Bas à Bruno.) Bruno, n'oubliez pas de faire mettre l'écriteau, et si ce monsieur revenait...

BRUNO, *bas.*

Soyez tranquille, Madame!... Je vas plumer mon dindon... j'aurai l'œil sur lui.

ENSEMBLE.

AIR : *Dans votre causerie* (Otez votre Fille).

CHAMBOURDON.

Va, chère enfant, chercher un glte
 Dans un quartier des plus déserts;
 Je prétends là, comme un ermite,
 Vivre ignoré de l'univers.

DELPHINE, PLANTIN, BRUNO.

Pourquoi vouloir choisir un glte
 Dans les quartiers les plus déserts?
 Pourquoi veut-il se faire ermite?
 J'ai beau chercher, moi, je m'y perds.

(Delphine sort par le fond, et Bruno par la gauche, premier plan.)

SCÈNE VII.

CHAMBOURDON, PLANTIN *.

CHAMBOURDON, arrêtant Plantin qui va pour parler.

N'achève pas... je te devine... tu vas me demander ce que signifie... car je vois que Delphine t'aura envoyé chercher pour moi.

* P. C.

PLANTIN.

Je ne te cacherais pas que ta femme est dans une inquiétude bien naturelle.

CHAMBOURDON.

Ah ! si la mienne n'était que naturelle !

PLANTIN.

Ah ça ! que diable as-tu ?

CHAMBOURDON.

Ce que j'ai?... (Il regarde autour de lui, puis baissant la voix.) Plantin, as-tu jamais commis un crime ?

PLANTIN.

Mais non!...

CHAMBOURDON.

Ni moi non plus!... mais c'est absolument la même chose.. les preuves existent... ma montre est perdue... et si elle est trouvée, c'est moi qui deviens perdu !

PLANTIN.

Quel affreux galimatias?...

CHAMBOURDON.

C'est clair comme de l'eau de roche, tu vas voir... Plantin, tu sais combien j'aime ma femme ?

PLANTIN.

Elle le mérite...

CHAMBOURDON.

Oh ! oui!... amour, fidélité, constance ! Telle fut ma devise en l'épousant... aussi, depuis le jour de notre union, je te jure bien que jamais...

PLANTIN.

Passons ! passons!...

CHAMBOURDON.

Du tout!... ne passons pas!... Je tiens à constater la candide blancheur de mes antécédents...

PLANTIN.

Qu'est-ce que ça me fait!...

CHAMBOURDON.

Plantin!... tu es immoral!... Je regrette d'avoir versé mon secret dans ton sein.

PLANTIN.

Mais tu n'as rien versé du tout !

CHAMBOURDON.

Je veux bien te le recommencer... Figure-toi, ami, qu'avant-hier, pas plus tard... tandis que ma Delphine roulait sous ton égide en revenant d'Arpajon... je suivais tout pensif le boulevard Poissonnière... me demandant où j'irais dîner?... quand tout à coup je rencontre Raffignac, le petit Raffignac... Il m'emmène dîner à son cercle avec des amis... on rit, on jase, on délire, on cause de ses anciennes folies. Bref ! je sortais sur le tard et quelque peu ébriolé de ce souper de la décadence... lorsqu'une voix flûtée, sortant d'un voile noir, m'interpelle soudain

par cette exclamation : — Tiens ! c'est Alfred !... quelle rencontre !... c'est donc vous, grand mauvais sujet ?

PLANTIN.

Une femme !

CHAMBOURDON.

Non, une ancienne ! que je n'avais pas revue depuis mon mariage... (Énergiquement.) Crois-le, Plantin, crois-le !...

PLANTIN.

Eh ! tant que tu voudras !

CHAMBOURDON.

La sirène s'accroche à mon bras... elle me cause... je lui cause... et ma foi, à mon insu, sans la moindre préméditation... je me trouvais dans sa chambrette, au rez-de-chaussée, sous une porte cochère, à droite.

PLANTIN.

Eh ! eh ! mon gaillard !...

CHAMBOURDON.

Non, parole d'honneur ! crois-le, Plantin, crois-le !...

PLANTIN.

C'est bon !

CHAMBOURDON.

Et la preuve... c'est qu'à peine entré et tandis qu'elle frottait pas mal d'allumettes chimiques pour allumer sa lampe... moi je tirais ma montre pour prendre congé... quand je suis frappé !...

PLANTIN.

Ah ! mon Dieu !... par qui ?...

CHAMBOURDON.

Par un affreux coup de sonnette !

PLANTIN.

Ah ! bien !

CHAMBOURDON.

Ciel ! s'écrie-t-elle. — Quoi ?... — C'est lui ! — Qui ? — Mon mari ! — Ventre de biche ! — Il était en voyage et je ne l'attendais qu'hier ! — La malheureuse, depuis mon hyménée, s'était elle-même meublée d'un époux sans m'envoyer aucune lettre de faire part !

PLANTIN.

Diable ! et tu fus surpris ?

CHAMBOURDON.

Énormément... de la prestesse avec laquelle elle ouvrit une porte bâtarde et me flanqua dans la rue... où je me suis mis à courir...

PLANTIN.

Je m'en rapporte à tes jambes !...

CHAMBOURDON.

As-tu jamais vu galoper un caniche illustré d'une casserole à la queue ?

PLANTIN.

Quelquefois...

CHAMBOURDON.

Inutile alors de te dépeindre la course échevelée de ton ami croyant traîner à ses trousses un époux furibond armé de n'importe quel instrument contondant... J'arpente... je vole... je plonge enfin dans une porte béante... ô Providence ! c'était la mienne.

PLANTIN.

Te voilà sauvé !

CHAMBOURDON.

Tu crois ça, toi?... je le crus aussi... pendant que je gravissais mon escalier... mais en arrivant chez moi... je pousse un cri.

PLANTIN.

Qu'était-ce encore ?

CHAMBOURDON.

Je n'avais plus ma montre !

PLANTIN.

Belle affaire ! Tu en achèteras une autre.

CHAMBOURDON.

Une autre... mais animal !...

PLANTIN.

Ah ça ! mais...

CHAMBOURDON.

Non. Mais, idiot !... tu ne comprends donc pas... que je l'avais perdue... laissé tomber chez lui au moment où je fus foudroyé par son coup de sonnette !...

PLANTIN.

Eh bien ?...

CHAMBOURDON.

Eh bien ! mon nom est gravé dans la boîte, voilà tout ! mon nom de Chambourdon !... et avec un almanach des vingt-cinq mille adresses...

PLANTIN.

Il peut finir par découvrir la tienne... Tu as raison.

CHAMBOURDON.

Enfin ! il comprend !... loué soit le ciel !... Tu comprends que me voilà tout bonnement avec un époux de Damoclès suspendu sur ma tête !... qu'à chaque instant, à chaque seconde du jour et de la nuit, un homme peut se précipiter chez moi, les cheveux hérissés, l'injure à la bouche, ma montre d'une main et un pistolet de l'autre...

PLANTIN.

Poltron !

CHAMBOURDON, indigné.

Est-ce que c'est pour moi que je tremble !... (Changeant de ton.) C'est-à-dire... si... pourquoi m'en cacherais-je ?... je n'ai aucun penchant pour les armes à feu... et puis quel scandale dans mon foyer conjugal !... que pensera ma femme ?... à quel genre de

vendetta peut la pousser ma prétendue trahison!... *Furens*,
Plantin, *furens quid fœmina possit!*

PLANTIN.

Ah! si tu parles latin!...

CHAMBOURDON.

Je parlerais grec!... je parlerais chinois si je ne me retenais pas!...

PLANTIN.

Après tout, il n'est pas dit que cet Othello découvre...

CHAMBOURDON.

Tais-toi!... depuis hier, j'ai remarqué un être à barbe rousse, que j'ai tout lieu de croire officier mexicain, qui passait fréquemment devant mon seuil... en braquant un lorgnon sinistre sur mes fenêtres...

PLANTIN.

Oh! oh!...

CHAMBOURDON.

Eh bien!... que dis-tu de ma position entre cuir et chair... la sens-tu?...

PLANTIN.

D'autant mieux que j'ai moi-même sur le dos un brutal de mari.

CHAMBOURDON.

Bah!... toi, Plantin!... je disais bien, tu es immoral!

PLANTIN.

Mais du tout... je te jure...

CHAMBOURDON.

Passons... passons...

PLANTIN.

Une dame qui vient parfois me consulter pour des migraines... et dont le mari suppose...

CHAMBOURDON.

Passons! passons!

PLANTIN.

Ce forcené que je ne connais encore que par sa signature de Bienassis...

CHAMBOURDON.

Bienassis, un nom calme et bonasse.

PLANTIN.

M'a écrit l'autre jour qu'il me massacrerait partout où il me trouverait...

CHAMBOURDON.

Il fera bien!... je l'approuve complètement.

PLANTIN.

Hein!

CHAMBOURDON.

Oh! je suis moral, moi!... mais il ne s'agit pas de toi!... Tu connais mon abîme... il faut que tu me tires de là!...

PLANTIN, avec humeur.

Eh ! va te promener !...

CHAMBOURDON.

Oh ! nenni ! tu es médecin... il faut que tu me trouves un remède.

PLANTIN.

Je n'en vois qu'un.

CHAMBOURDON.

S'il est très-bon, je n'en veux pas d'autre.

PLANTIN.

C'est de quitter Paris pour quelque temps...

CHAMBOURDON.

Idée sublime !

PLANTIN.

Un petit voyage.

CHAMBOURDON.

Avec ma femme.

PLANTIN.

Et avec moi.

CHAMBOURDON.

Plantin, tu es un grand médecin.

PLANTIN.

Nous irons...

CHAMBOURDON.

Ne me dis pas où... je ne veux pas le savoir... ni toi non plus, ni le postillon non plus, ni les chevaux non plus, afin que l'autre animal ignore éternellement...

BRUNO, entrant*.

Monsieur !...

CHAMBOURDON, bondissant d'effroi.

Hein !... (Le reconnaissant.) Mon Dieu ! que ce garçon-là est insupportable !...

SCÈNE VIII.

CHAMBOURDON, PLANTIN, BRUNO.

BRUNO, à Plantin.

Hein !... regimbe-t-il ? (A Chamboardon) Mais c'est moi, mon bon maître.

CHAMBOURDON.

Que me veux-tu ?

BRUNO.

Savoir si vous déjeunez.

CHAMBOURDON.

Ça ne te regarde pas**. (A Plantin) Cours faire tes préparatifs, et demain dès l'aurore.

* C. B. P.

** B. C. P.

PLANTIN.

C'est convenu ! tous trois ensemble !

CHAMBOURDON.

Oui ! oui !... (Lui serrant la main.) J'étais noyé... tu me repêches...
je te dois vingt-cinq francs...

PLANTIN.

Ne t'inquiètes pas du paiement. (A part.) Maniaque... va !

CHAMBOURDON.

Tu es le plus grand médecin que je connaisse.

ENSEMBLE.

AIR : *Quel aplomb !*

CHAMBOURDON.

Ton projet

Est parfait,

Oui, je le proclame,

Grace à toi, dans mon âme,

Un peu d'espoir déjà renalt.

BRUNO.

Quel projet

Si parfait

Réjouit son âme ?

Dans son œil qui s'enflamme,

Un air serein déjà renalt.

PLANTIN.

Mon projet

Est parfait,

Oui, je le proclame !

Grace à lui, dans mon âme,

Un doux espoir déjà renalt.

(Plantin sort par le fond.)

SCÈNE IX.

CHAMBOURDON, BRUNO *.

CHAMBOURDON, à lui-même.

Je suis plus calme ! (Se tâtant le poulx.) Mon poulx se tempère un
peu... Que c'est beau la science !... vous lui dites : « Je ne peux
plus vivre à Paris ! » Elle vous répond carrément : « Eh bien,
quittez Paris ! » Je n'aurais jamais trouvé ça !... (Il s'assied à droite.)

BRUNO, s'asseyant près de lui.

Monsieur paraît aller un peu mieux... de sa tête ?

CHAMBOURDON.

Oui, bon Bruno.

BRUNO.

Alors, je peux faire entrer tous ceux qui viendront ?

CHAMBOURDON, criant et se levant.

Jamais !...

* B. C.

BRUNO, à part, se levant.
Allons, ce n'était qu'un faux mieux !

CHAMBOURDON.
Tu vas aller faire mes malles.

BRUNO.
Monsieur part ?

CHAMBOURDON.
Oui... non... (A part.) Trompons ce mercenaire. (Haut.) Une simple promenade au Jardin-des-Plantes.

BRUNO.
Avec vos malles ?... Monsieur compte donc s'y établir ?

CHAMBOURDON.
Hé!... (A lui-même.) Pourvu que mon tigre me laisse tranquille jusqu'à demain matin.

BRUNO, à part.
Il parle du tigre.

CHAMBOURDON, de même.
Il doit être occupé... (Faisant le geste de tirer un cordon de sonnette.) à tirer la patte de biche de tous les Chambourdon de la capitale.

BRUNO, à part.
Voilà qu'il parle de biche !

CHAMBOURDON.
Bruno, crois-tu qu'il y en ait beaucoup à Paris ?

BRUNO.
De biches, Monsieur ?

CHAMBOURDON.
De biches!... Je te demande si tu crois qu'il y ait beaucoup de Chambourdon à Paris.

BRUNO.
Ça vous ferait-il bien plaisir ?

CHAMBOURDON.
Oh! oui, bon Bruno.

BRUNO.
Eh bien! Monsieur, il y en a cinquante-trois.

CHAMBOURDON.
Tu les as comptés ?

BRUNO.
Oui, Monsieur. (A part.) Faut toujours contenter les gens dans cet état-là. (Haut.) Nous avons d'abord un Chambourdon chaudronnier.

CHAMBOURDON.
Bon !...

BRUNO.
Et puis des Bourdon, pâtissiers, selliers, marchands d'habits...

CHAMBOURDON.
Très-bien... va faire ma malle.

BRUNO, s'éloignant.
Sans parler du bourdon Notre-Dame!...

CHAMBOURDON.

Parfait! parfait!

BRUNO, de la porte.

Ah!... et le boulevard Bourdon, où se tient la foire aux jambons. (Il entre dans la chambre de gauche.)

CHAMBOURDON, seul.

Admirable! me voilà tout à fait tranquille! Ce serait bien le diable si d'ici à demain cette bête fauve découvrirait juste mon adresse au milieu de tant de Bourdon et de Chambourdon!...

SCÈNE X.

CHAMBOURDON, DELPHINE*.

DELPHINE, entrant par le fond.

Mon ami, réjouis-toi!

CHAMBOURDON.

Toi aussi, ma Delphine!...

DELPHINE.

Et ne sois plus inquiet.

CHAMBOURDON.

Je ne le suis presque plus.

DELPHINE.

Sais-tu d'où je viens?

CHAMBOURDON.

Non, mais j'ai confiance... oh! la confiance!

DELPHINE.

Je viens du passage du Caire.

CHAMBOURDON.

Cette ruelle crottée?... je n'y vois pas d'inconvénients... sauf pour tes brodequins.

DELPHINE.

Comment, tu ne comprends pas? N'est-ce pas là que tu fis imprimer nos billets de mariage?

CHAMBOURDON.

Doux souvenir.

DELPHINE.

Voilà précisément ce qui m'a donné l'idée que nous aurions dû avoir sur-le-champ... car puisque c'est la perte de ta montre qui te tourmente tant... il n'y avait rien de plus simple. (Elle tire une affiche qu'elle déploie.)

CHAMBOURDON.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DELPHINE.

Une épreuve qu'on a composée et tirée devant moi. (Elle la lui donne.)

CHAMBOURDON, lisant avec la plus grande terreur.

« Deux cents francs de récompense à qui rapportera à

* C. D.

« M. Chambourdon, rue de la Lune, 91, une montre en or dans laquelle son nom est gravé. » (Criant, épouvanté.) Du vinaigre! de l'éther! (Il tombe assis sur une chaise à gauche.)

DELPHINE, étonnée.

Quoi donc?

CHAMBOURDON.

Le coup du lapin!

DELPHINE.

Comment, tu n'es pas content? (Elle reprend l'affiche.)

CHAMBOURDON.

Au comble de la joie! comme un homme qu'on étrangle.

DELPHINE.

Que dis-tu?...

CHAMBOURDON, prêt à s'évanouir.

Delphine!... c'est toi qui m'assassines... je te pardonne.

DELPHINE, effrayée.

Ah! mon Dieu! il se trouve mal! mon flacon! des sels! (Elle court vivement dans sa chambre à droite en emportant l'affiche.)

SCÈNE XI.

CHAMBOURDON, seul, se levant fiévreux.

Collé, placardé aux quatre coins de Paris!... comme une tragédie!... Il ne s'agit plus d'attendre à demain... il faut partir à l'instant même... et sitôt que Plantin arrivera... (Il va à la fenêtre et jette un cri.) Ah! trop tard!... ma barbe rousse, mon officier mexicain... là!... sur le trottoir... il aura lu l'affiche... il braque mes fenêtres... il traverse la rue... il monte... je l'entends monter... il saisit ma sonnette!... (Fort coup de sonnette.) Ah!... ce n'est pas moi... la porte en face! (Il se précipite effaré dans sa chambre, deuxième porte à gauche.)

SCÈNE XII.

BIENASSIS, puis DELPHINE*.

BIENASSIS, entrant par le fond.

La clé étant sur la porte, je crois pouvoir...

DELPHINE, accourant de sa chambre un flacon à la main.

Mon ami... voici... (Le voyant.) Ah!...

BIENASSIS, très-flatté.

Votre ami! ah! belle dame!

DELPHINE.

Monsieur, je parle à mon mari que j'ai laissé ici.

BIENASSIS.

Je n'y ai pas touché, parole d'honneur!

DELPHINE.

Que demandez-vous, Monsieur? Je vous avais défendu...

* B. D.

BIENASSIS.

Au contraire, belle dame, c'est vous qui m'avez invité.

DELPHINE.

Moi... par exemple!

BIENASSIS.

N'avez-vous pas fait mettre à votre porte un écriteau « Appartement à louer ? » Je viens visiter l'appartement.

DELPHINE.

C'est fort bien, Monsieur.

BIENASSIS.

J'habite un rez-de-chaussée... et avec une épouse comme la mienne... Ah! Madame, que n'a-t-elle vos grâces et vos vertus!

DELPHINE, à part.

Il va recommencer! (Haut.) Visitez l'appartement, Monsieur... Voici la salle à manger.

BIENASSIS, galement.

C'est un temple quand vous y êtes!

DELPHINE, impatientée, à part.

Encore! (Prêtant l'oreille.) Mon mari est chez lui!... (À Bienassis.) Voulez-vous bien me suivre dans cette chambre?...

BIENASSIS, galement.

Je vous suivrais en enfer! (Ils entrent dans la chambre de Chambourdon, deuxième porte à gauche; au même moment Chambourdon, très-effrayé, sort avec Bruno de la première porte du même côté.)

SCÈNE XIII.

CHAMBOURDON, BRUNO, puis BIENASSIS ET DELPHINE.

(Chambourdon a mis le tablier de Bruno, il tient sa robe de chambre qu'il veut lui passer.)

BRUNO, entrant le premier **.

Mais, mon bon maître!

CHAMBOURDON.

Endosse, te dis-je! (À lui-même.) Il est dans ma chambre, il me cherche, il me poursuit... (À Bruno.) Endosse!... (Il lui passe sa robe de chambre.)

BRUNO, se laissant faire.

Ne le contrarions pas...

CHAMBOURDON.

S'il y a quelque mauvais coup à recevoir, j'aime mieux que ce soit toi.

BRUNO.

Hein?

CHAMBOURDON.

Je t'ai pris pour tout faire.

BRUNO.

Ah! mais, Monsieur.

* D. B.

** C. B.

CHAMBOURDON, entendant venir.

Ne bouge pas ! (Il a pris le bonnet de Bruno et le coiffe de sa casquette.)

DELPHINE, entrant avec Bienassis par la même porte que Chamboardon *

Enfin !... (A Bienassis.) Monsieur, voici mon mari !... (Les voyant.)
Ah ! mon Dieu !

CHAMBOURDON, bas, vivement.

Pas un mot... ou je suis massacré !...

BIENASSIS, passant à Bruno.

Ah ! c'est là monsieur votre ?... je vous en fais mon compliment... (Bas.) de condoléance ** !... il est fort laid !

BRUNO, ahuri.

Qu'est-ce qu'ils disent ?

CHAMBOURDON, à part.

Il va l'éreinter.

BIENASSIS, tendant la main à Bruno.

Enchanté, Monsieur, de presser la main d'un confrère.

BRUNO, essuyant sa main le long de sa cuisse avant de la lui donner.

Tiens !... Monsieur s'est mis dans le service ?

CHAMBOURDON, bas, le poussant.

Butor !

BIENASSIS.

Comme vous... le service matrimonial !...

BRUNO, à part.

Lacrymonial ?

BIENASSIS, avec un soupir.

Un service parfois bien pénible, Monsieur.

BRUNO.

Ne m'en parlez pas, les maîtres d'aujourd'hui sont si...

CHAMBOURDON, bas.

Animal !

BIENASSIS.

Quels maîtres ?

CHAMBOURDON, vivement.

Kilomètres. (Montrant Bruno.) Monsieur veut dire kilomètres... parce que dans le service... les étapes...

DELPHINE, à part.

Qu'est-ce que c'est que tout cela ?

CHAMBOURDON, achevant.

On fait pas mal de kilomètres. (A part.) Comme c'est adroit !

BIENASSIS ***.

Que nous veut ce Jocrisse !... tais-toi, imbécile !...

BRUNO, scandalisé.

Oh !

BIENASSIS, à Bruno.

Il paraît, Monsieur, que vous ne vous plaisez pas ici... et que vous songez à quitter cette maison ?

* B. D. C. B.

** D. B. B. C.

*** D. B. C.

BRUNO.

Moi, Monsieur ? C'est faux.

BIENASSIS.

Comment?...

BRUNO.

D'abord, je ne pourrais pas sans indécatesse... on m'a augmenté le mois dernier.

BIENASSIS.

C'est parce qu'on vous a augmenté que vous tenez...

BRUNO.

Mais dame, quand on est délicat!... et à moins qu'on ne m'augmente de beaucoup... de beaucoup dans une autre!...

CHAMBOURDON, à part.

Quelle brute !

BIENASSIS, à part *.

Ah ça ! mais, il est stupide ! (Haut.) Alors, comment se fait-il que j'ai lu en bas, à votre porte...

CHAMBOURDON.

L'affiche?...

BIENASSIS.

Quelle affiche?... non, l'écriteau.

DELPHINE, bas, à son mari.

Mais, mon ami, les affiches ne sont pas posées.

CHAMBOURDON, vivement.

Pas posées!... tu en es bien sûre?...

BIENASSIS, stupéfait.

Plait-il?... (A Bruno.) Votre groom tutoie votre femme!...

BRUNO.

Oui... je le lui permets, tous les mercredis.

BIENASSIS.

Hein?

CHAMBOURDON, à sa femme.

Monsieur vient donc tout simplement?...

DELPHINE.

Pour visiter l'appartement.

CHAMBOURDON, rassuré et joyeux **.

Ah ! mais... c'est bien différent!... (Il dénoue son tablier qu'il rend à Bruno, en changeant de coiffure avec lui, et lui ôte sa robe de chambre.) Ma robe de chambre!... (Il la met.)

BIENASSIS, stupéfait.

Qu'est-ce que?...

BRUNO.

Je commençais à m'y trouver bien.

BIENASSIS, à Chamboardon.

Comment, maroufle ! tu oses...

* B. B. C. D.

** B. C. B. D.

CHAMBOURDON, du ton le plus aimable.

Pardon! vous faites erreur! du moment que c'est pour louer... c'est moi...

BIENASSIS.

Quoi?

CHAMBOURDON.

Le mari... ceci n'est que mon domestique... vous allez voir...
(A Bruno.) Approche! (Il le menace d'un coup de pied.)

BRUNO, fuyant le coup.

Aïe!...

BIENASSIS.

Belle dame, que signifie?...

DELPHINE*.

Je ne sais...

CHAMBOURDON.

Une gageure!... asseyez-vous donc!...

BIENASSIS.

Merci!...

BRUNO, à part.

Que c'est triste, mon Dieu!

CHAMBOURDON.

Du moment qu'elles ne sont pas posées, j'ai du plaisir à vous voir... asseyez-vous donc.

BIENASSIS**.

Non!... (A part.) Cet homme a l'air égaré. (Haut.) Je vous demanderai la permission de visiter les autres pièces.

CHAMBOURDON.

Comment donc!... Bruno, conduisez Monsieur... mais qu'est-ce qui vous presse?... il n'est pas tard... (Pendant la main à son gousset.) Je ne l'ai plus.

BIENASSIS.

Pardon! il est au moins .. (Tirant une montre de sa poche.) Non, elle est détraquée.

DELPHINE, voyant la montre et très-étonnée.

Ah! mon Dieu!

BIENASSIS ET CHAMBOURDON.

Quoi?...

DELPHINE.

Rien!... conduisez donc, Bruno!

BRUNO, ouvrant la porte de droite***.

Monsieur, c'est une chambre.

BIENASSIS, regardant Delphine, à lui-même.

Qu'elle est belle!

BRUNO.

Oui, assez belle... deux croisées sur la rue. (Ils entrent à droite.)

* B. C. D. B.

** D. B. C. B.

*** D. C. B. B.

SCÈNE XIV.

CHAMBOURDON, DELPHINE, puis PLANTIN.

DELPHINE, vivement *.

Mon ami... tu ne sais pas ?... ce monsieur...

CHAMBOURDON.

Charmant homme... j'ai de la sympathie pour lui.

DELPHINE.

Il a la montre...

CHAMBOURDON, bondissant.

Hein !...

DELPHINE.

Je l'ai reconnue... je vais la lui demander.

CHAMBOURDON **.

Jamais !...

DELPHINE, très-étonnée.

Comment ?

CHAMBOURDON.

Il paraît ignorer... car elles ne sont pas posées !... tu me l'as dit, tu me le jures ?...

PLANTIN, entrant par le fond ***.

Me voici, mes malles sont prêtes...

CHAMBOURDON, vivement.

Tais-toi !... il est ici !... avec ma montre ! heureusement elles ne sont pas posées....

PLANTIN, sans comprendre.

Tu dis ?...

BIENASSIS, dans la coulisse.

Ah ! c'est un peu fort !

CHAMBOURDON, vivement, à Plantin.

Silence ! c'est lui !...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BIENASSIS.

BIENASSIS, sortant de la chambre de Delphine, et lisant l'affiche qu'il tient à deux mains ****.

C'est un peu curieux !... « Deux cents francs de récompense... »

CHAMBOURDON, foudroyé.

Pan !... il a l'épreuve !

PLANTIN.

Quelle épreuve ?

CHAMBOURDON.

Oh ! oui, quelle épreuve !

* D. C.

** C. D.

*** D. C. P.

**** D. C. P. B.

BIENASSIS *.

Vous êtes monsieur Chambourdon?...

CHAMBOURDON, *troublé.*

Quelquefois...

BIENASSIS.

Hein?

CHAMBOURDON, *à part.*

J'ai eu tort de quitter le tablier.

BIENASSIS.

Monsieur, vous me devez deux cents francs...

CHAMBOURDON.

Vous les aurez!... (Bas.) mais... silence devant ma femme.

BIENASSIS.

Pourquoi donc?

PLANTIN, *bas, à Bienassis.*

Pas un mot devant Madame.

BIENASSIS, *ahuri.*

Tiens! c'est le docteur du wagon.

DELPHINE, *à elle-même.*

C'est à n'y rien comprendre.

BIENASSIS.

Mais je ne m'explique pas cette affiche... Vous aviez donc oublié que votre montre était chez moi?...

DELPHINE.

Mon mari a des distractions.

CHAMBOURDON, *vivement.*

Voilà!

BIENASSIS.

C'est donc par distraction aussi que vous aviez oublié de laisser votre adresse à ma femme...

CHAMBOURDON, *à part.*

Sa femme! (Bas, à Bienassis.) Oh! silence!

PLANTIN, *de même.*

Pas d'éclat!

BIENASSIS.

Hé?...

DELPHINE, *à son mari.*

Mais pourquoi avoir porté votre montre chez Monsieur?..

CHAMBOURDON.

Rien de plus simple, n'est-ce pas, docteur?

PLANTIN.

Sans doute.

BIENASSIS.

Rien de plus naturel.

CHAMBOURDON.

Tu vois! Monsieur lui-même te le dit.. (Bas, à Bienassis) Oh!

* D. C. B. P.

merci ! (A Delphine.) Voilà ce que c'est... ma montre retardait de onze heures trois quarts.

BIENASSIS.

Vous voulez dire qu'elle avançait d'un quart-d'heure !

CHAMBOURDON.

C'est ce que je disais... et alors, comme je me trouvais justement... devant la porte de Monsieur... qui est horloger !... (Bas.) Ne me démentez pas !...

PLANTIN, bas.

Dites comme lui !...

BIENASSIS, haut.

Mais parfaitement.

CHAMBOURDON, bas, avec effusion.

Merci ! merci !

BIENASSIS, à lui-même.

Qu'est-ce qu'ils ont donc ?

DELPHINE.

Enfin, mon ami... l'essentiel c'est que ta montre est retrouvée... Quelle bonne idée que cette affiche !

CHAMBOURDON.

Oui, mais en voilà assez sur cette montre.

BIENASSIS.

J'ai quelque talent en horlogerie, et j'espère vous prouver...

CHAMBOURDON, à demi-voix.

Je vous comprends, mais contenez-vous...

PLANTIN.

Pas devant elle...

BIENASSIS, s'impaticulant *.

Ah ça !...

CHAMBOURDON, à part

Il va éclater !...

PLANTIN, bas, à Chamboardon.

Dis à ta femme de nous laisser...

CHAMBOURDON.

Ma chérie, laisse-nous un instant.

DELPHINE.

Mais...

CHAMBOURDON.

Oui, ma chérie !... (A part.) Autant en finir tout de suite... (Haut.) Va et aie confiance... Oh ! la confiance !

DELPHINE.

Tu te sers mieux ?

CHAMBOURDON.

Gai comme un pinson !...

BIENASSIS, intrigué. *

Qu'est-ce qu'ils ont ?...

* D. C. P. B.

DELPHINE, à part.

Oh ! tout cela n'est pas clair !..

ENSEMBLE.

Air de *M. Maugeant*.

CHAMBOURDON.

Va, ma chérie,
Ma douce amie,

Dans ton boudoir rentre pour un instant.

Va te distraire,
Car cette affaire,

N'aurait alors pour toi nul agrément.

DELPHINE.

Que signifie
Sa fantaisie

De m'éloigner d'ici dans ce moment ?

Dans cette affaire,
Que de mystère ;

Mais sa galté me rassure pourtant.

PLANTIN.

Sa courtoisie,
Je le parle,

Déguisse au moins un dessin menaçant.

Dans cette affaire,
Comment donc faire

Pour amener un accommodement ?

BIENASSIS.

Que signifie,
Sa fantaisie

De l'éloigner d'ici, dans ce moment ?

Dans cette affaire,
Que de mystère !

Rien n'est ici plus simple cependant.

(Delphine rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XVI.

CHAMBOURDON, BIENASSIS, PLANTIN *.

BIENASSIS.

Ah ça ! maintenant, Messieurs...

CHAMBOURDON.

Monsieur, vous vous êtes conduit en gentilhomme.

PLANTIN.

En galant homme.

BIENASSIS.

Plaît-il ?

CHAMBOURDON.

Au nom du ciel !... faisons le moins de bruit possible !... Je
sais que je vous dois...

* P. B. C.

BIENASSIS.

Un instant!... je suis un homme d'honneur!... Je n'accepterai pas vos deux cents francs!

CHAMBOURDON.

Je n'ai jamais voulu vous les offrir, croyez-le bien!...

BIENASSIS*.

Ah!...

PLANTIN.

Messieurs, causons de l'affaire.

BIENASSIS.

Eh bien! causons.

PLANTIN.

Mais causons-en avec calme.

CHAMBOURDON.

En hommes du monde.

BIENASSIS.

En hommes du monde, je veux bien.

PLANTIN.

Monsieur, mon ami Chambourdon m'a raconté comment sa montre...

BIENASSIS.

Messieurs, la chose est grave.

CHAMBOURDON.

Moins grave que vous ne pensez. . Croyez-le bien.

BIENASSIS, à part.

Il veut économiser sur le raccommodage... c'est un pingre!..

PLANTIN.

Mon ami espère qu'avec quelques explications...

BIENASSIS.

Hé?... Ah! vous pensez que ça se raccommode avec des explications?...

CHAMBOURDON.

Beaucoup d'explications!

BIENASSIS.

Mais c'est absurde!... voilà bien des idées de médecin!... Oh! les médecins!...

PLANTIN, à part.

Qu'est-ce qu'il a après les médecins?

BIENASSIS.

Monsieur doit bien savoir qu'il n'en sera pas quitte à moins d'une bonne réparation.

CHAMBOURDON.

Ce que je voulais éviter.

BIENASSIS, à part.

Cancer.

PLANTIN.

Allons, Monsieur, un bon mouvement.

BIENASSIS.

Je n'en ai jamais d'autres, Monsieur. (A Chambourdon.) Et je vais vous expédier aujourd'hui même.

CHAMBOURDON, effrayé.

Trop tôt.

BIENASSIS.

Dans une heure votre affaire sera bâclée.

PLANTIN.

Monsieur!

CHAMBOURDON.

Soyons hommes du monde.

BIENASSIS, prenant son chapeau.

Qui vous dit le contraire! dans une heure, je serai ici, et c'est le cas de le dire... montre en main. (A Chambourdon, le saluant.) Monsieur... j'ai bien l'honneur. (A Plantin.) Pas vous, je ne salue pas les médecins!... (Il sort.)

SCÈNE XVII.

CHAMBOURDON, PLANTIN.

PLANTIN.

Que diable a-t-il après les médecins?

CHAMBOURDON.

Eh bien! docteur?

PLANTIN.

Que veux-tu?

CHAMBOURDON *.

Sais-tu s'il y a un train pour Bruxelles dans une petite heure?

PLANTIN.

Pourquoi ça?

CHAMBOURDON.

Je compte lui proposer une rencontre pour demain, dès l'aube, sur le territoire belge.

PLANTIN.

Très-bien!...

CHAMBOURDON.

Et prendre le train de Nantes dès ce soir.

PLANTIN.

Tu reculerais?

CHAMBOURDON.

Non! j'ai affaire à Nantes.

PLANTIN.

C'est impossible!...

CHAMBOURDON.

Tu crois que c'est...

PLANTIN.

Tu as commis la faute... tu dois...

* P. C.

CHAMBOURDON, exaspéré.

Mais pas du tout !... car voilà ce qui est agaçant ! Je n'ai eu l'agrément de rien commettre et...

PLANTIN *.

Passons ! passons !

CHAMBOURDON.

Tu m'ennuies, je te dis que je n'ai rien dégradé du tout... et que je ne lui dois foncièrement pas la moindre réparation.

PLANTIN.

Allons donc ! ça n'est pas sérieux ! tu te battras... il le faut.

CHAMBOURDON.

Quelle bête de coutume !

PLANTIN.

Tu te conduiras...

CHAMBOURDON, absorbé.

En homme du monde.

PLANTIN.

En homme de cœur !... je te connais, tu n'es pas poltron.

CHAMBOURDON.

Tu crois.

PLANTIN.

Ce sont les nerfs.

CHAMBOURDON.

Parbleu !... les nerfs... le cœur... la tête... les jambes et les bras pas davantage.

Air : Qu'il est flatteur.

Près de moi la mouche qui vole
Me donne le trac ! et j'ai peur,
Au bruit tout mon être flageole,
Des armes surtout j'ai l'horreur.
Je conçois la terreur étrange,
D'Adam que l'archange chassait,
Puisque moi j'aurais peur d'un ange
S'il me présentait un fleuret.

Et puis ma femme, ma Delphine !... si elle apprend la cause !...

PLANTIN.

Veux-tu que je l'emmené à Arpajon ?

CHAMBOURDON, vivement.

Non !... assez d'une fois !

PLANTIN.

Eh bien ! nous lui ferons un conte, je m'en charge.

CHAMBOURDON.

Bon Plantin !

PLANTIN, tirant sa montre.

Notre homme va bientôt revenir.

* P. C.

CHAMBOURDON, faisant le geste de tirer la sienne.

Le filou a gardé ma montre!...

PLANTIN *.

Allons! je vais tout préparer, chercher mon second témoin.

CHAMBOURDON.

Que tu es bon!...

PLANTIN.

Pardieu! un de ces jours tu me rendras peut-être le même service... si cet enragé mari qui me poursuit...

CHAMBOURDON.

Oui, mais toi, tu es immoral.

PLANTIN.

Du tout!... dans cinq minutes, je reviens avec des armes pour le duel... (Il sort par le fond.)

DELPHINE, qui paraît et entend le dernier mot, à part.

Un duel. (Elle n'est pas vue des deux personnages.)

SCÈNE XVIII.

CHAMBOURDON, DELPHINE.

CHAMBOURDON, à lui-même **.

Un duel! pour une montre! pour une femme!

DELPHINE, s'avançant vivement.

Pour une femme?

CHAMBOURDON, sursautant.

Sapristi! la miennel!...

DELPHINE.

Voilà donc le mot de tout ce mystère.

CHAMBOURDON.

Delphine!

DELPHINE.

Une intrigue!... un duel!... (Avec menace.) Ah! monsieur Cham-bourdon!...

CHAMBOURDON.

Jamais de la vie!... (A part.) Elle est furieuse!... *furens quid fœmina!*... (Haut.) Je te jure... ce n'est pas moi!... je ne suis que témoin. (A part.) Mentons franchement.

DELPHINE.

Témoin?... et qui donc se bat? serait-ce?...

CHAMBOURDON.

Oui!...

DELPHINE.

Le docteur?

CHAMBOURDON.

Juste! (A part.) Lançons-la dans cet embranchement de la vérité.

* C. P.

** C. D.

DELPHINE.

Il se bat avec cet horloger?

CHAMBOURDON.

Précisément! voilà.

DELPHINE.

Mais pourquoi?

CHAMBOURDON.

Pour ma montre.

DELPHINE.

Encore cette malheureuse montre! Mais vous parliez d'une femme.

CHAMBOURDON.

Tu crois?...

DELPHINE.

Celle de l'horloger sans doute.

CHAMBOURDON.

Juste!... Toujours le docteur... (A part.) V'lan... campons-lui tout sur le dos.

DELPHINE.

Monsieur Chambourdon, je vous prévien que j'attends une explication claire... sinon je supposerais...

CHAMBOURDON, balbutiant et s'embrouillant.

Mais, chère amie, est-ce qu'il y a au monde quelque chose de plus clair que ça. Voilà un Mexicain... non, un horloger qui rentre chez sa montre... non, chez sa femme... Que trouve-t-il par terre? une femme... non, une montre.

DELPHINE.

Eh bien?

CHAMBOURDON.

Naturellement, il ouvre la boîte... et que voit-il dedans?... mon nom de Chambourdon... alors naturellement cet officier... non, ce Mexicain... cet horloger vient ici... croyant que c'est moi...

DELPHINE.

Sans doute!...

CHAMBOURDON.

Et pas du tout!... c'est Plantin!...

DELPHINE.

Comment?

CHAMBOURDON.

A qui j'avais prêté ma montre!... (A part.) V'lan! tout sur Plantin!... (Haut.) Et qui l'avait laissée chez cette femme... à onze heures du soir.

DELPHINE.

A onze heures du soir!... Ainsi cet homme qu'on a vu se sauver de chez elle, au moment où le mari...

CHAMBOURDON, vivement.

Ce n'est pas moi!...

DELPHINE.

Puisque c'est le docteur !...

CHAMBOURDON.

Oui !... ah ! c'est un être d'une grande dépravation !... nous avons tort de le fréquenter !...

DELPHINE.

Et ce mari fera fort bien.

CHAMBOURDON.

De le massacrer ?... c'est ce que je lui ai dit...

DELPHINE.

Cela lui apprendra à tromper les femmes.

CHAMBOURDON.

Tu veux dire les maris... mais enfin Plantin est notre ami... Ah ! s'il y avait moyen d'apaiser cet horloger !

DELPHINE.

Comment !

CHAMBOURDON.

As-tu quelque chose de bon ?... si nous l'invitions à dîner ?...

DELPHINE.

L'horloger ?...

CHAMBOURDON.

Je donnerais... je ne sais quoi... pour éviter ce malheureux duel où je ne suis que témoin.

DELPHINE.

Eh bien, Monsieur, invitez-le.

CHAMBOURDON.

Non... toi !... de moi, il n'accepterait peut-être pas.

DELPHINE.

Comme il vous plaira, mais je vous prévins d'une chose.

CHAMBOURDON.

Après tout, c'est un galant homme.

DELPHINE.

Trop galant, car il me fait la cour.

CHAMBOURDON.

A toi ?

DELPHINE.

Depuis ce matin.

CHAMBOURDON, avec éclat.

Ah ! le gredin ! le misérable !

DELPHINE.

Faut-il que je l'invite ?

CHAMBOURDON, avec force *.

Non !... je ne veux pas lui donner à manger !...

VOIX DE BIENASSIS, dans la coulisse.

C'est bien ! c'est bien !

CHAMBOURDON.

Lui !

* D. C.

DELPHINE.

Sa voix !

CHAMBOURDON, à part *.

Sapristi ! si je l'accuse devant ma femme, il m'accusera à son tour.

DELPHINE.

Que vas-tu faire ?

CHAMBOURDON.

L'inviter à dîner décidément !

DELPHINE.

Quoi !...

CHAMBOURDON.

Pour Plantin... toujours pour Plantin.

DELPHINE.

Je n'y comprends plus rien.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, BIENASSIS, PLANTIN, portant des fleurs sous sa redingote **.

PLANTIN, à Bienassis.

Nous arrivons ensemble, Monsieur.

BIENASSIS.

Je suis de parole, il n'y a pas une heure. (Il présente la montre.) Oh ! vous pouvez voir, elle va très-bien !... j'y ai mis un échappement tout neuf.

PLANTIN, à part.

Lui !...

CHAMBOURDON.

Il continue son rôle. (Haut.) Et combien vous dois-je, mon cher horloger ?...

BIENASSIS.

Pour tout autre ce serait trente francs... mais, en faveur des beaux yeux de Madame... cela ne vous coûtera que vingt francs.

CHAMBOURDON, à part ***.

L'escroc ! (Haut.) Delphine, donne donne donc vingt francs à M. l'horloger. (Amèrement.) Je parie qu'il accepte.

BIENASSIS, prenant l'argent.

Mais très-bien !... ah ! tiens ! j'ai oublié la facture.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, BRUNO.

BRUNO ****.

La voilà la facture.

* C. C.

** C. B. D. P.

*** B. C. D. P.

**** B. B. C. D. P.

CHAMBOURDON ET PLANTIN.

La facture!

BRUNO *.

C'est la femme de monsieur qui vient de l'apporter elle-même... en me disant de vous la remettre (Bas.) et que vous la lisiez tout de suite... sans désespérer.

CHAMBOURDON.

Sa femme ! voyons donc ! (Il lit à part.) « C'est moi qui ai trouvé votre montre, mon mari ne sait rien. »

DELPHINE, au docteur qui veut lui parler bas.

Allez donc, Monsieur, conter vos douceurs à madame Bienassis.

PLANTIN, à part.

Comment elle sait...

CHAMBOURDON, cherchant à comprendre.

« Il ne sait rien !... » (Haut.) Sur une facture d'horloger ?

BIENASSIS.

Sans doute ! la mienne !

CHAMBOURDON ET PLANTIN.

La vôtre !

BIENASSIS.

Eh oui ! à l'enseigne de l'*Heure du Berger*.

BRUNO.

Monsieur est notre voisin... Pardi ! vous savez bien, l'horloger du coin.

CHAMBOURDON, s'avancant sur Bienassis.

Horloger !... vous étiez horloger ! (Aux autres.) Il était horloger ! un horloger ** !!!

BIENASSIS.

Mais vous le savez bien.

CHAMBOURDON.

Moi, par exemple.

BIENASSIS.

Comment !...

BRUNO.

Ne faites pas attention, il est un peu toqué de la tête !...

PLANTIN.

Horloger !... et il se nomme ?...

CHAMBOURDON.

Bienassis.

PLANTIN, effrayé, à part.

L'époux de Palmyre !...

CHAMBOURDON, avec éelat.

Et il ne sait rien !!! (Prenant un fleuret.) Prête-moi cette arme, Plantin !...

* C. B. B. D. P.

** P. C. B. B. D.

BIENASSIS, avec éelat.

Plantin?... Le docteur Plantin!!!!... (Il arrache le fleuret des mains de Chambourdon qui reprend l'autre des mains de Plantin.)

BRUNO.

Mais oui.

BIENASSIS, marchant sur Plantin.

Ah! tu es le docteur Plantin qui fait la cour à ma femme!...
Tiens! (Il lui porte un coup de fleuret.)

CHAMBOURDON, marchant sur Bienassis.

Ah! tu ne sais rien et tu fais la cour à la mienne! Tiens!
(Il lui donne un coup de fleuret.)

PLANTIN.

Monsieur!

DELPHINE, à son mari.

Mon ami!

BRUNO.

Ça va être drôle.

CHAMBOURDON, même jeu.

Ah! tu n'es qu'un simple raccommodeur de montres!...Tiens!

BIENASSIS.

Ouf! (Même jeu sur Plantin.) Enchanté de faire votre connaissance.
Tiens!...

PLANTIN.

Ouf!

CHAMBOURDON.

Tiens!

BIENASSIS.

Aïe!

PLANTIN.

Sapristi. (Ils font tous trois le tour de la scène en pourchasse. Plantin se sauve par le fond suivi de Bienassis; Bruno qui veut barrer la porte reçoit un dernier coup de fleuret de Chambourdon et jette un cri.)

SCÈNE XXI.

CHAMBOURDON, DELPHINE, BRUNO*.

BRUNO, arrêtant son maître qui veut les suivre.

N'y allez pas, Monsieur.

DELPHINE.

Assez, mon ami, assez!...

CHAMBOURDON.

Tu le veux!... je lui fais grâce de la vie!... c'est dommage!...
j'étais lancé! (On voit Plantin traverser la carré du fond poursuivi par Bienassis. —
Ils disparaissent.)

BRUNO.

Oh! les voilà encore!

CHAMBOURDON.

C'est un horloger à répétition. (Bruit de dégringolade.) Très-bien,
ferme la porte, Bruno.

* B. C. D.

BRUNO.

Oui, Monsieur; mais c'est comique!

CHAMBOURDON.

Et si jamais ce fabricant d'horloges osait revenir...

DELPHINE.

Ne le recevez plus.

BRUNO, prenant le fleuret.

Je le recevrai avec ça!

CHAMBOURDON.

Je t'y autorise! et ne le manque pas. (S'oublie.) Comprend-on un animal qui ne savait absolument rien!...

DELPHINE.

Mais quoi?

CHAMBOURDON, vivement.

Rien! — Ma Delphine, tu voulais aller aux bains de mer... J'en éprouve aussi le besoin!

DELPHINE.

Ah! que tu es gentil!

BRUNO, à part.

Il aurait plutôt besoin d'une douche.

CHAMBOURDON.

Nous partons pour Trouville avec notre ami le docteur.

DELPHINE.

Y pensez-vous, un médecin qui porte le trouble dans les ménages!...

CHAMBOURDON.

Le fait est qu'il est bien dépravé. Quant à moi, tu le vois, j'étais blanc comme un tendre agneau.

DELPHINE.

Pourtant...

CHAMBOURDON.

Tu en doutes?

DELPHINE, avec indulgence.

Non.

CHAMBOURDON.

A la bonne heure. (A part.) Ce que nous faisons croire à nos pauvres femmes, mon Dieu!...

BRUNO, à part.

Moi, je doute fortement.

CHAMBOURDON, au public.

C'est égal, tout ceci prouve qu'il faut laisser les maris tranquilles, et qu'il est dangereux d'épouser une ancienne écuyère... quand on est horloger. Ah! si l'on était maquignon!... (Il fait le geste de jouer de la cravache.)

ENSEMBLE.

Air de *M. Montaubry*.

Époux qui craignez de faillir,
Gravez ces deux vers dans votre âme :

On obtient, en trompant sa femme,
Plus de remords que de plaisir.

CHAMBOURDON, au public.

Air de l'Opéra-Comique.

Notre affiche a promis ce soir :
« Montre perdue et récompense. »
Voici la montre, on peut la voir ;
Le reste est passé sous silence.
Pour remplir sans omissions
La promesse encore incomplète,
De vous, Messieurs, nous attendons
La récompense honnête.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

75950

FIN.

N.^o d' invent.

~~806~~ 77

STEEPLE-CHASE

15

COMÉDIE EN UN ACTE

EN PROSE

Par MM. Edouard PLOUVIER et Georges BISSE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte
Saint-Martin, le 26 janvier 1851.

A notre ami **Théodore de Banville.**

Distribution de la pièce.



ALBERT D'ARRANS, touriste.	MM. ROBERT D.
GUSTAVE MONTBRISSE, son ami	GIL-PÈRES.
LE COMTE OSTROKOFF.	FLEURET.
LA COMTESSE CATHERINE KOROWKEF . . .	Mesd. MARQUET.
LISBETH	SOLANGE.
UN POSTILLON.	

La scène se passe aux eaux de Hombourg.

Un site auprès des sources, sur la grande route de Francfort. — Au fond, au delà des détours d'un vaste labyrinthe de buissons et de bosquets, d'arbres et d'allées, la perspective des montagnes du Taünus. — Sur le premier plan, à gauche, un petit gasthaüs champêtre avec balcon. — Terrasse au premier. — Tables et chaises devant la porte. — A droite, au second plan, un gros châtaignier avec un banc de gazon au pied.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTBRISSEON, puis LISBETH.

MONTBRISSEON, *entrant par le fond à droite. (Costume de voyage un peu excentrique.)*

Il n'est que cinq heures et demie. C'est à peine si le soleil s'est levé avant moi !.. Ma belle comtesse russe ne peut être encore parmi les buveurs d'eau rassemblés à Hombourg ! Et, comme pour se rendre aux sources, il faut qu'elle passe par ici... je vais l'attendre et me donner encore une fois le bénéfice d'une rencontre que... Ah ! cette femme-là me préoccupe... Je sens même la passion gronder sourdement en moi comme le volcan avant l'éruption... Je ne me défends pas ! que mon sort s'accomplisse !.. Il me semble qu'en attendant, je prendrais bien quelque chose (*Appelant.*) Lisbeth !.. Ah ! si mon ami Albert, qui a eu tant d'aventures, était ici, j'en aurais donc une à lui raconter !.. Lisbeth !

LISBETH, *paraissant à la porte du gasthaüs.* *

Ah ! c'est ce monsieur qui parle tant !

MONTBRISSEON.

Comment dis-tu ?

LISBETH, *avec intention.*

Je dis c'est ce monsieur qui parle si bien !

MONTBRISSEON.

Oui, je suis amusant. Que dirais-tu donc si tu connaissais mon maître, mon ami Albert d'Arrans, touriste de premier choix, original du meilleur acabit !.. En voilà un qui, depuis quinze ans qu'il se promène sur le globe, en a fait des rencontres !.. C'est grâce à ses confidences que je suis devenu le conteur le plus divertissant de tout Paris, et que je passe pour un Lauzun cosmopolite, un Don Juan nomade ; moi qui, en fait de conquêtes, n'ai jamais pu... Mais qu'est-ce que je dis donc !.. Je t'ai demandé quelque chose, Lisbeth.

* Lisbeth, Montbrisseon.

LISBETH, *riant.*

Vous l'avez cru, monsieur; que désirez-vous ?

MONTBRISSE.

Ce que tu voudras, pourvu que ce soit à boire, avec quelques biscuits. (*Lisbeth rentre chez elle. Il regarde sa montre.*) Bientôt six heures ! ma belle promeneuse ne peut plus tarder.. Mais, mon Dieu ! comme cette passion m'envahit !..

LISBETH, *apportant une longue bouteille, un verre et des biscuits.*

Voici, monsieur, le vin que vous affectionnez ; c'est du crrra... crrra...

MONTBRISSE, *s'asseyant.*

Chut !.. je l'affectionne parce qu'il est bon ; mais je ne l'appelle jamais par son nom, que je trouve trop allemand et fort périlleux. Chaque fois que je veux le prononcer, je me démantibule la mâchoire. * (*Il s'en verse un verre.*) Albert me racontait un jour qu'entre Mayence et Cologne, il avait fait connaissance d'une beauté qui s'appelait... quelque chose comme ton vin, Lisbeth, un nom effroyable, un danger public pour les mâchoires françaises, une arme nationale ; Albert amoureux fou a demandé à la belle deux choses : son cœur et un nom de rechange. Elle a donné le cœur, mais le nom de rechange, il était pis que l'autre : trois consonnes de plus et quatre voyelles de moins ! Albert y a renoncé, le cœur a été rendu.

LISBETH, *s'approchant de lui, à part.*

Il est tout gentil, ce Français-là !.. (*Haut.*) Monsieur ne désire plus rien ? **

MONTBRISSE.

Et en disant ça, tu me regardes !.. Je désire terriblement t'embrasser, Lisbeth !

LISBETH, *s'échappant.*

Ah ! pour ça, monsieur, ça n'est pas sur la carte.

MONTBRISSE.

Ce n'est pas très-ingénu ce qu'elle dit là, mais c'est gentil ! Décidément les femmes sont les mêmes dans tous les pays, et, dès lors, les moyens de séduction doivent être les mêmes... Albert me le disait un jour à Londres... (*Regardant au fond, à droite.*) Bon ! voilà ma belle comtesse... Le comte l'accompagne !.. Fatalité ! Mais non, je blasphème ! Providence, pardonne-moi de t'avoir appelé fatalité !.. N'est-il pas vrai qu'on a moins de chances de séduire une femme quand elle est seule, que lorsqu'auprès d'elle il y a son mari ?.. C'est Albert qui m'a encore dit ça, à Turin. (*Il va à gauche.*)

* Montbrisse, Lisbeth.

** Lisbeth, Montbrisse.

SCÈNE II.

MONTBRISSON, LE COMTE, LA COMTESSE, *arrivant de la gauche.*

LA COMTESSE.

Ah ! comte, je vous en conjure, ne me gêtez pas encore ce matin ma promenade ! Le soleil est trop beau, et je me sens trop gaie ! D'ailleurs j'ai un caprice, moi, aujourd'hui : celui de vous voir, une fois par hasard, aimable et riant... Ça vous changera et moi aussi ! sinon, gardez en main votre carnet et prenez vos notes !

LE COMTE. *Il tient un carnet et un crayon.*

Ah ! si vous vouliez changer un peu vous-même !..

LA COMTESSE.*

Moi, abdiquer ma gaieté, pour prendre... quoi ? votre humeur ? vous ne pourriez plus me souffrir ! Au reste, si j'ai quelques défauts, vous les connaissiez, monsieur, tandis que j'ignorais même vos qualités ; j'étais loin de vous croire grondeur, jaloux, soupçonneux, vous méfiant de tous, de moi d'abord. Si vous vouliez bien vous méfier un peu.... de vous?..

LE COMTE.

Ah ! madame!..

MONTBRISSON, *à part.*

Comme elle le traite!.. Bah ! un mari!.. ça fait plaisir à entendre...

LA COMTESSE, *à part, l'apercevant.*

Ah ! ce jeune Français qui me suit partout.

LE COMTE, *de même.*

L'original que nous rencontrons toujours. *(Ils se saluent.)*

MONTBRISSON, *à la comtesse.*

Il faut avoir une bien grande confiance à la vertu des eaux, madame la comtesse, pour venir ainsi aux sources si matin, tous les matins ! C'est beaucoup de courage et un peu de coquetterie peut-être, car...

LE COMTE, *brusquement, en remontant vers le fond.*

Bonjour, monsieur, bonjour. *(Il se met à écrire sur son carnet.)*

LA COMTESSE, *à Montbrisson.*

J'ai surtout confiance, Monsieur, à l'air pur et aux premiers rayons du soleil.

MONTBRISSON, *au comte, qui se trouve au milieu.*

Monsieur le comte prend des notes sur le pays. *(Le comte regarde Montbrisson, et remet le nez dans son carnet sans lui avoir répondu.)*

LA COMTESSE.

Non, monsieur, ce n'est pas cela. M. le comte est jaloux de

* La comtesse, le comte, Montbrisson.

la renommée des moralistes à maximes; et, par amour pour la Russie et pour la gloire, il travaille à un recueil de pensées détachées. Il veut qu'on dise le comte Ostroloff, comme on dit le duc de La Rochefoucault.

LE COMTE.

On le dira, Madame. (*Il se remet à son carnet.*)

LA COMTESSE.

Votre méfiance et votre recueil, monsieur, voilà vos deux plus grands défauts. Heureusement l'un corrige l'autre, et quand vous travaillez...

MONTBRISSE, *avec déférence.*

Il faut laisser M. le comte à son œuvre. (*La comtesse remonte vers le fond et revient à droite.*)

LE COMTE, *s'inclinant.*

Ce que je cherche, Monsieur, c'est surtout la concision. Tenez, voici une pensée à laquelle je travaille depuis trois jours et que je viens seulement de finir. Ecoutez-la :

MONTBRISSE, *se posant complaisamment.*

Attendez... j'y suis...

LE COMTE.

« Commettre un mensonge, c'est dissimuler la vérité. »

MONTBRISSE, *ébahi.*

La Rochefoucauld n'aurait pas dit plus vrai. (*Le comte s'incline et reprend son carnet.*) (*A part.*) Il me laisse le champ libre, ce grand homme, comment vais-je en profiter?..

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, vous êtes vous-même bien assidu aux sources...

MONTBRISSE, *finement.*

Moi, Madame, ce n'est pas aux sources que je suis assidu!.. Et puis j'aime à voyager, et comme je ne m'étais jamais arrêté à Hombourg.

LA COMTESSE.

Ah ! vous êtes un touriste.

MONTBRISSE.

Un touriste, oui, Madame; mais, par exemple, j'ai un ami... (*A part.*) C'est ça, je tiens mon moyen ! je vais placer Albert.

LA COMTESSE.

Un ami !

MONTBRISSE.

Qui est bien le plus infatigable voyageur que la terre ait porté ! C'est un gaillard vraiment né pour la chasse aux aventures; il en a partout, Madame, et, quand il n'en trouve pas, il en fait tout exprès... * Figurez-vous qu'il y a trois ans, à Berlin, mon ami Albert d'Arrans, un homme charmant, Madame, aussi bien que moi, aperçut un soir au théâtre une femme dont la beauté le frappa. Cette femme se détachait sur un fonds repoussant, un mari, dont la laideur frappa aussi Albert. Huit

* Le comte, Montbrisse, la comtesse.

jours après, la dame recevait une lettre ainsi conçue, ou à peu près : « Madame, Alexandre le Grand écrivit un jour à la reine des Amazones : Nous sommes les deux plus braves personnes de notre sexe. Si nous pouvons nous entendre, je crois que nous réussirons à créer quelque chose de parfait. »

« Or, disait encore la lettre, je vous aime, Madame, vous êtes la plus belle femme que j'aie jamais rencontrée, et l'on assure que je ne suis pas mal. Daignerez-vous me faire savoir ce que vous pensez de l'idée d'Alexandre ! » Que dites-vous de ce style ?

LE COMTE.

Le fat !

LA COMTESSE.

L'impudent !

MONTBRISSON.

Le mauvais génie du mari, la femme peut-être, lui mit cette lettre sous les yeux. Un duel s'ensuivit ; le mari fut atteint !..

LE COMTE.

Où cela, monsieur ?

MONTBRISSON.

Au front, monsieur le comte... c'est toujours au front qu'on atteint les maris.

LA COMTESSE.

En vérité, monsieur, vous contez à ravir, et malgré sa rare impertinence vous me faites presque désirer connaître votre ami.

LE COMTE.

Cet homme-là ne me plairait guères à moi, je n'aimerais à le voir qu'au bout d'un pistolet... Vous, c'est différent, vous me convenez...

MONTBRISSON.

Comte...

LE COMTE.

Oui, vous êtes drôle.

MONTBRISSON.

Je suis amusant. Mais vous êtes un grand penseur, vous ! (A part.) mes affaires vont admirablement.

LE COMTE, *feuilletant son carnet.*

Je vais vous lire une pensée dont je tire quelque orgueil... Ah ! la voilà ; écoutez : « La souffrance finit où le plaisir commence. »

SCÈNE III.

LES MÊMES, LISBETH, *un bouquet à la main.*

LA COMTESSE.

Ah ! voici ma jolie bouquetière !

LISBETH.

J'ai aperçu madame la comtesse, et je me suis permis de venir lui offrir ces fleurs. Mais si madame la comtesse voulait

entrer un instant dans notre petit jardin, elle pourrait y choisir elle-même...

LA COMTESSE.

Merci, mon enfant, je vais visiter ta jolie habitation. Messieurs, permettez-moi de vous laisser un moment.

LE COMTE.

Je vous suis...

LA COMTESSE.

Vous ne restez pas avec monsieur dont la société vous convient?

LE COMTE.

Je préfère encore la vôtre.

LA COMTESSE, *entrant*.

Vous m'aviez pourtant promis d'être aimable.

LE COMTE, *la suivant*.

J'aime mieux l'être de près.

SCÈNE IV.

LISBETH, MONTBRISSEON, puis ALBERT.

MONTBRISSEON.

Quelle femme!... mon Dieu! mon Dieu! quelle femme!!.. Elle vous a des yeux qui... ah! je suis décidément amoureux. Eh bien, oui, là je suis amoureux!... comment vais-je le lui dire?...

LISBETH, *à part en sortant, et regardant Montbrisson*.

Il aime la comtesse qui ne l'écouterait pas... Dieu, ces hommes! ça ne saura jamais deviner comme nous... (*Elle sort.*)

MONTBRISSEON.

Si j'essayais un enlèvement

ALBERT, *entrant par le fond à droite, il a entendu les derniers mots.*

Ah! Monsieur! ne me parlez plus des enlèvements! le temps en est passé! c'est d'un goût détestable! On laisse ce jeu-là aux amoureux de dix-sept ans, et aux petites pensionnaires en tabliers roses... mais les femmes en puissance de mari il y a conscience, la plupart ne demandant pas mieux, il y aurait trop d'ouvrage! Tiens, c'est Montbrisson.

MONTBRISSEON.

Tiens! c'est mon Albert!

ALBERT.

Bonjour!

MONTBRISSEON.

Et toi?

ALBERT.

A merveille

* Albert, Montbrisson.

MONTBRISSON.

Comme tu vois... Depuis quand ici?

ALBERT.

J'arrive il y a deux heures. Il faisait si beau que je n'ai pas eu le courage de me mettre au lit. J'ai préféré me reposer par une promenade, là, dans ce dédale de verts sentiers, où même je me suis perdu :

« Mais puisque je retrouve un ami si fidèle,
» J'ai bien fait de chercher une route nouvelle. »

Dis-moi? est-elle blonde ou brune? si elle est rousse, ne compte pas sur moi.

MONTBRISSON.

Qui ça, blonde ou brune?

ALBERT.

La femme que tu veux enlever. C'est un ange, n'est-ce pas?

MONTBRISSON.

Tu la connais.

ALBERT.

Mais non, beau Lindor... Je connais les amours et les amoureux. Fais-moi donc voir Rosine.

MONTBRISSON.

Ne m'appelles pas beau Lindor! et parlons de toi, d'où viens-tu?

ALBERT.

De Pétersbourg.

MONTBRISSON.

Ah! tu arrives de Russie...

ALBERT.

J'arrive de toutes les Russies.

MONTBRISSON.

Je te croyais en Afrique.

ALBERT.

Je devrais y rôter à l'heure qu'il est, mais l'aventure la plus bizarre...

MONTBRISSON.

Encore une! conte-la moi donc!

ALBERT.

Je le veux bien, mais je veux aussi déjeuner, le voyage, l'air du matin et ma conversation avec toi, ça creuse! J'ai remarqué que de causer avec toi...

MONTBRISSON, *appelant*.

Lisbeth!

ALBERT.

Je m'étais embarqué à Hambourg pour Anvers...

LISBETH, *apparaissant, et saluant*.

Que désirent ces messieurs?

ALBERT.

Un déjeuner tout prêt.

MONTBRISSON.

Succulent... deux couverts.

ALBERT.

Et servi par vous, ma jolie fille. (*Lisbeth sort.*)

MONTBRISSON.

Tu revenais donc d'Anvers.

ALBERT.

Non, j'y allais. A bord du vapeur, un jour, nous dinions, en compagnie un peu... bigarrée. On vint à parler voyage et différences ou facilités de locomotion... (*Lisbeth sert le déjeuner.*) Moi, m'écriai-je à mon tour, j'adorerais la Russie, rien que pour la façon dont on y court la poste! En ce pays-là, les postillons ressemblent à ces femmes qui n'aiment bien que ceux qui les battent .. bien. Une preuve! Quand sur une route moscovite, la rapidité de l'équipage se ralentit, le voyageur, ayant avec l'envie d'arriver tôt, une canne proportionnée à son envie, abaisse la canne sur le postillon; le postillon ainsi prévenu, abaisse précipitamment son knout sur ses chevaux, et les chevaux alors galopent comme le désir, c'est un moyen infailible que je recommande aux gens pressés...

LISBETH.

Ces messieurs sont servis.

ALBERT.

Merci. (*Se versant à boire.*) Qu'est-ce que ce vin là?

MONTBRISSON. *

Bois-le, mais ne demande pas son nom, il te ferait tomber les dents. (*Ils s'asseyent et commencent à déjeuner.*)

ALBERT.

Tout à coup, une voix partant d'entre deux énormes moustaches qui couvraient un visage morose, lequel sortait d'une large pelisse fourrée, m'interrompt pour me dire : *Ce n'est pas vrai!*

MONTBRISSON.

Toi, tu te lèves, tu vas à l'interrupteur...

ALBERT.

C'était un comte russe, un diplomate en *off*; je tire une carte de mon portefeuille, et la lui présentant avec grâce, Monsieur le comte, lui dis-je, je ne suis jamais allé en Russie, j'ai eu le tort de répéter ce que j'avais seulement entendu. Ai-je dit faux ou vrai, voilà la question. Pour la trancher en toute conscience, je prends l'engagement d'aller expérimenter moi-même les routes, les postillons et les chevaux de la Russie. Dans deux mois, mon épreuve terminée, j'irai vous porter mes excuses à Pétersbourg, ou bien... ou bien vous dire à mon tour, et très-près de vos moustaches, *ce n'est pas vrai!*

(*En ce moment la comtesse paraît à la fenêtre du pavillon qui ouvre sur la terrasse.*)

* Montbrisson, Albert.

LA COMTESSE, *sans être vue.*

Un nouvel étranger!... Mon Français d'Odessa, lui!... (*Elle écoute.*)

MONTBRISSON.

Allons! encore quelque aventure plus folle que celle de Berlin!...

LA COMTESSE.

Ah! ce héros, c'était lui!... et c'est là cet ami!

ALBERT.

Maintenant suis-moi bien.

MONTBRISSON.

Vas!

ALBERT.

Je vais droit à l'hôtel de Paris, à Pétersbourg, je me fais servir la carte de Russie, et je choisis Kasan pour but de l'expérience que je veux faire... Connais-tu Kasan?

MONTBRISSON.

Ça doit être très-loin?

ALBERT.

Ah! Montbrisson, quelle course! Le postillon russe est un artiste en vitesse, et le boyard avait raison... de la tête aux pieds. De Kasan je reviens à Pétersbourg pour le lui dire; je cours chez lui, hôtel superbe sur le canal de la Fontalka.

MONTBRISSON.

Tu lui dis...

ALBERT.

Rien, il était parti pour Odessa. A Odessa, j'apprends que mon boyard, obéissant à de nouveaux ordres, s'est rendu à Moscou... J'y cours, il était à Astrakan... j'arrive à Astrakan... il n'y était plus... De là je m'engage dans les montagnes du Caucase, un parti caucasien me fait prisonnier; je suis forcé de suivre Shamil...

MONTBRISSON.

Hein? qu'est-ce que monsieur Shamil?

ALBERT.

L'Abd-el-Kader de la Russie; je l'accompagne dans ses bivouacs et ses campements nomades... Mais un soir, sous le toit fumeux de son isback, je lui raconte l'histoire de Napoléon, ce héros universel... dont le nom est passé dans toutes les langues... Alors le chef m'appelle son ami... il m'offre des présents et me fait remettre sur la route de Pétersbourg...

MONTBRISSON.

A Pétersbourg?

ALBERT.

Mon boyard était parti pour les eaux... Enfin, voilà six semaines que je bois inutilement à toutes les sources de l'Allemagne. Mais je retrouverai mon boyard, quand il serait au pôle sud, au pôle nord, ou au diable... je le retrouverai! Ouf! (*Il boit et se lève.*)

MONTBRISSON.

Comment, ouf ! Et moi aussi... Ouf !

ALBERT.

Que te dirai-je encore !...

MONTBRISSON, *se levant*.

Rien ! plus rien ! aie pitié de moi !... ne m'ôte pas mes dernières forces ; j'en ai besoin pour suivre celle que j'aime et que...

ALBERT, *apercevant la comtesse qui entr'ouvre la fenêtre*.
C'est elle !

MONTBRISSON, *se retournant*.

Qui elle ! je ne vois rien !

ALBERT.

Ah ! une autre aventure rencontrée en courant la poste, la plus simple et la plus délicieuse !... (*Il remonte vers le fond.*)

MONTBRISSON, *le retenant*.

Encore une ?... Ça, ne peux-tu donc me donner un instant à moi ?...

ALBERT.

Eh bien ! voyons, en quoi puis-je t'aider ?... Quelle femme aimes-tu ?

MONTBRISSON.

Elle est comtesse, jeune, blonde et spirituelle. Elle a des yeux ! et une bouche ! et un nez !...

ALBERT.

Elle a raison.

SCÈNE V.

Les mêmes, LE COMTE et LA COMTESSE.

(*La comtesse est sortie la première par le fond à gauche, sans qu'Albert ait pu la voir. Le comte s'arrête un instant en tirant son carnet et suit la comtesse.*)

ALBERT, *vivement en reconnaissant le comte*.

C'est lui !... Ah ! parbleu ! voici deux hasards bien obligeants dans le même jour !...

MONTBRISSON.

Quoi ! qu'y a-t-il encore ?

ALBERT.

Toi, mon ami, reste à cette porte, veille sur elle ! Moi, je cours après lui ; je reviens dans un instant.

MONTBRISSON.

Qui, lui ?... Qui, elle ? Tu me bouleverses, tu m'ahuris...

ALBERT, *se dirigeant vers le fond*.

C'est mon boyard, te dis-je, et il faut que je lui parle à elle, mon inconnue, il le faut absolument !

MONTBRISSON, *s'efforçant de le retenir*.

Mais si le comte est ton boyard, alors c'est...

ALBERT, *se dégageant.*

Misérable ! tu vas me le faire manquer ! Fais sentinelle !...
(*Il sort en courant, par le fond à droite.*)

SCÈNE VI.

MONTBRISSE, puis LISBETH.

MONTBRISSE.

Fais sentinelle ! reste à cette porte ! veille sur mon inconnue !... pour qui me prend-il donc mon ami !... son inconnue ? quelle inconnue ?... si je pouvais la connaître... (*montrant le pavillon.*) Elle est là... Ah ! si je n'étais pas si brisé. (*Il s'assied.*) (*Lisbeth paraît pour desservir.*) Oui, Lisbeth ; oui ma fille, je suis horriblement brisé... de fatigue !

LISBETH.

Tiens ! où avez-vous donc été, monsieur ?

MONTBRISSE.

A Pétersbourg, à Kasan, à Odessa, Moscou et Astrakan. et puis le Caucase, avec Abd-el-Kader, Napoléon, le canal de la Fontalka, un abominable steeple-chase !

LISBETH.

Hein !...

MONTBRISSE.

Oui, c'est un mot anglais qui veut dire une course enragée, où l'on saute par-dessus les clochers, les convenances, les rivières, les maris ! un casse-cou élégant !

LISBETH.

Ça, Monsieur, vous moquez-vous de moi.

MONTBRISSE.

Non. Je suis amusant. Hein ? n'est-ce pas ? (*Criant.*) Lisbeth ! (*Il se lève, l'attirant à lui et à voix basse.*) Lisbeth, tu caches chez toi une inconnue ravissante...

LISBETH.

Chez moi, Monsieur ; il n'y a que la vieille Dorothee... Vous voulez la voir ?

MONTBRISSE.

Non !... mais l'inconnue, Lisbeth, tu sais bien...

LISBETH.

Assurément, Monsieur, vous avez quelque chose ce matin... (*Avec intérêt.*) Voyons, qu'avez-vous ?...

MONTBRISSE.

Cette personne qui est apparue là, tout à l'heure, sur la terrasse ?...

LISBETH.

C'était la comtesse qui a voulu visiter ma maisonnette.

MONTBRISSE.

Hein ? la comtesse ? ma comtesse ? sa comtesse !... Ah ! mon Dieu !... il va me la souffler, le scélérat ; courons ! (*Il sort par le fond à droite.*)

SCÈNE VII.

LISBETH, puis LA COMTESSE.

Bien sûr qu'à ce Français-là, le cerveau lui craque, par exemple ! et c'est dommage !... C'est vous, madame la comtesse !

LA COMTESSE, *sortant du fond, d'une des allées opposées à la sortie de Montbrisson.*

Oui, je me suis amusée à égarer le comte dans ce dédale, où c'est chose si facile.... Ton gasthaus est fréquenté par beaucoup d'étrangers, Lisbeth... Ce sont de tes habitués, ces jeunes gens qui déjeunaient là?...

LISBETH.

Il y en a un, qui est bien gentil, n'est-ce pas?... l'autre n'était jamais venu ici. (*Regardant au fond.*) Mais, je crois qu'il y revient, madame la comtesse, tenez, le voilà ! (*Elle rentre en emportant la fin de la desserte.*)

LA COMTESSE.

C'est lui ! je ne puis plus l'éviter.

SCÈNE VIII.

ALBERT, LA COMTESSE.

ALBERT, *paraissant à une des allées du fond.*

Allons ! mon damné boyard s'est encore une fois évaporé ! J'ai perdu sa trace. N'importe, il est ici, et il faudra bien... Mais... où est maintenant Montbrisson ? (*apercevant la comtesse.*) Elle ! c'est elle !... Ah ! Providence ou hasard, merci ! (*saluant.*) Mademoiselle... (*À part.*) Je suis plus embarrassé que je ne l'ai jamais été, allons donc !...

LA COMTESSE.

Monsieur...

ALBERT.

Mademoiselle, la surprise que me cause notre rencontre...

LA COMTESSE.

Cette surprise, Monsieur, je la partage, et...

ALBERT, *à part.*

Elle vient à mon secours ! c'est d'un bon petit cœur... (*Haut.*) Non, Mademoiselle, pour moi ce n'est pas de la surprise, c'est de la joie... c'est... une émotion qui m'étonne moi-même, c'est... oui, c'est un bonheur qui me suffoque, au point que... vous voyez bien... je m'attendais si peu... j'étais si loin d'espérer...

LA COMTESSE, *à part.*

Il a l'air plus ému que moi ! (*Haut.*) Il y a loin en effet, Monsieur, du lieu où nous nous retrouvons à celui où nous nous sommes si étrangement rencontrés !

ALBERT.

Quoi ! Mademoiselle, vous vous en souvenez encore... Pardon, je dis toujours mademoiselle, et...

LA COMTESSE.

Mais jusqu'à présent, Monsieur, je ne vous ai pas repris...

ALBERT.

Comment ! quoi ! vous...

LA COMTESSE, *passant devant lui.*

Mais pardon... (*Appelant.*) Lisbeth !

LISBETH, *paraissant.*

Que désire madame la comtesse ?

ALBERT, *d'un ton de reproche.*

Ah ! madame la comtesse !...

LA COMTESSE.

Sers-moi une tasse de lait mon enfant... (*A Albert.*) Vous ne vous offensez pas, Monsieur, si devant vous... mais il fait déjà si chaud !...

ALBERT, *se remettant.*

Comment donc, Madame !... N'aurai-je pas l'honneur de voir aussi... monsieur le comte déjeuner avec vous ?...

LA COMTESSE, *s'asseyant près de la table. (Lisbeth apporte du lait.)*

Monsieur le comte déjeunera plus tard...

ALBERT, *à lui-même.*

Ah ! bah !... mariée ou non, elle est bien jolie !

LA COMTESSE.

Ainsi, monsieur... vous même, vous n'avez pas oublié !...

ALBERT, *à la comtesse.*

Notre entrevue dans les steppes d'Odessa. Eh ! Madame, comment ne pas me rappeler ma plus jolie aventure !... Dans un chemin étroit et tortueux, deux voitures au galop s'avancent l'une vers l'autre, lancées si rapidement... (*Il s'arrête involontairement en regardant la comtesse tremper ses lèvres dans le lait. Il reprend.*) si rapidement... que les postillons ne peuvent éviter un choc.... Aussitôt une ravissante figure de femme s'encadre dans une portière, et une douce voix effrayée s'écrie : « — Ah ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ? » Une tête de jeune voyageur se dessine aussitôt à une autre portière. — « Ne craignez rien, Madame, le danger est passé. » — Monsieur, vous m'avez fait une peur !... — Madame, veuillez me pardonner ! — C'est que vous courriez si fort ! — C'est que je vais faire une visite ! — Dans les steppes, Monsieur ? — A trois cents lieues d'ici, Madame, et vous ? — Moi, Monsieur, je vais me marier... — Oh ! ah ! — Postillon, continuez. — Allons, cocher en route ! — Monsieur, un bon voyage ! — Madame un bon mari ! » Et les voitures se séparent, la vôtre reprend le galop, la mienne en fait autant, après toutefois que je suis descendu pour ramasser sur la route quelque chose... quelque chose qui était tombé...

LA COMTESSE.

Oui, le mouchoir de ma femme de chambre...

ALBERT.

Vous croyez?... j'y consens. Ah! Madame! cette rencontre, ces quelques regards, ces quelques mots, tout cela a duré un instant et cet instant m'a rempli l'esprit, le cœur et l'âme! Cela ne vous a pris que deux minutes de votre vie; à moi cela m'a pris ma vie entière. Sans ce mouchoir tombé de votre voiture, je croirais que j'ai fait un rêve!... mais un tel rêve!... que je voudrais mourir sans m'être réveillé!...

LA COMTESSE, *qui s'est levée, d'une voix un peu troublée.*

Il faudra pourtant bien vous réveiller, Monsieur, ne fût-ce que pour rendre à ma femme de chambre...

ALBERT.

Son mouchoir... oui, Madame, je le lui rendrai, mais à elle-même, et comme il ne faut pas laisser usurper nos titres ou les signes qui les représentent, votre femme de chambre justifiera du droit de porter sur ses mouchoirs une couronne comtale; alors, Madame, je lui rendrai le sien, et je lui dirai... combien de fois en le baisant, j'ai baisé, caressé, ranimé le plus délicieux de mes souvenirs!...

LA COMTESSE.

Ça, Monsieur, permettez! Vous passez pour un peu original, un peu... extravagant; ce portrait qu'on m'a fait de vous, vous venez de le rendre très-ressemblant! vous y avez ajouté un trait oublié par celui qui vous a peint, c'est un incontestable talent de comédien... Ah! je vous crierais bravo! pour peu qu'il fit nuit et qu'il y eut des quinquets allumés!

ALBERT.

Quoi! mais Madame, je vous jure!...

LA COMTESSE.

Attendez donc votre réplique. Moi, Monsieur, je vous avoue que de mon côté, j'ai aussi dans le caractère certaines bizarreries incroyables. La première c'est de n'aimer que la franchise, ainsi vous voyez qu'entre nous... *(Elle fait un pas pour se retirer.)*

ALBERT, *se plaçant devant elle et changeant de ton.*

Oh! mais, Madame, ceci me met bien plus à l'aise. La vérité! la vraie vérité, Madame, c'est que je vous aime! Je ne dirai pas comme un fou, mais avec toute la raison que votre beauté commande; et quelque indiscret que puisse vous paraître cet aveu, quelque indifférente que vous puissiez y être, rien au monde ne peut plus m'empêcher de vous dire que je vous aime ardemment, raisonnablement et franchement.

LA COMTESSE.

Monsieur!

ALBERT.

Mais vous n'avez peut-être pas le courage de la franchise, et la mienne vous déplaît!...

LA COMTESSE, *à part.*

Mais non, pas trop!... *(Haut.)* Convenez, Monsieur, qu'elle doit au moins m'embarrasser *(regardant autour d'elle)*, et si

personne ne venait interrompre cet entretien, je vous demandais d'en changer.

ALBERT.

Non, Madame, non, je suis trop franc pour ne pas vous avouer qu'il me reste encore quelque chose à vous dire, et que j'espère en retrouver l'occasion.

LA COMTESSE, *à part*.

Je l'espère bien aussi (*haut*.) mais heureusement, voici votre ami, un allié que le hasard m'envoie... (*A part*.) un rival peut-être...

ALBERT, *à part*.

Le nigaud !

SCÈNE IX.

Les mêmes, MONTBRISSON.

MONTBRISSON, *paraissant*.

Non, non, certainement, ce n'est pas vivre, et si je continue longtemps ce train-là, j'en ferai une maladie. (*Les apercevant*.) Lui et elle, et pas le comte ! (*Saluant*.) Madame la comtesse (*à Albert*.) Cher ami, bienheureux de te retrouver... tu vas bien ?...

LA COMTESSE. *

Vous ne pouviez, monsieur, arriver plus à propos ; votre ami vous attendait avec une impatience (*geste d'Albert*), et tenez en ce moment encore.

MONTBRISSON.

Ce cher Albert !

ALBERT, *à part*.

Où l'enverrais-je donc bien ?...

LA COMTESSE, *avec une révérence*.

Puisque vous voilà réunis, Messieurs, vous me permettrez...

ALBERT.

Oh ! pas encore, je vous prie !

LE COMTESSE, *à part*.

Il est exigeant ?

MONTBRISSON, *bas à Albert*.

Tu la connais donc ?

ALBERT.

Et toi ? (*Il va pour se retourner vers la comtesse*.)

MONTBRISSON, *le retenant*.

Tu l'aimes donc ?

ALBERT.

Comme je veux aimer ma femme.

MONTBRISSON, *même jeu*.

Mais elle est mariée...

ALBERT.

Vraiment ?

* La comtesse, Albert, Montbrisson.

MONTBRISSON.

Horriblement !

ALBERT.

Il y a ici, Madame, un illustre diplomate de vos compatriotes, qui s'appelle le comte Ostrokoff, le connaissez-vous ?

MONTBRISSON.

Si Madame le connaît ! Je le crois bien, puisque ..

LA COMTESSE, *vivement*.

Oui, Monsieur, j'ai l'honneur de le connaître un peu... et vous ? (*Montbrisson s'arrête déconcerté.*)

ALBERT.

Moi, Madame, voici bientôt quinze mois que...

MONTBRISSON.

Ah ! Madame, un autre duel bien plus bizarre que celui...

ALBERT, *vivement*.

Monsieur de Montbrisson, ne saurait-on parler sans votre collaboration. (*Montbrisson s'arrête encore déconcerté, tandis qu'Albert fait quelques pas vers le fond en disant.*) Où donc s'est-il fourré mon Ostrokoff, et ce Montbrisson qui ne s'en ira pas !...

MONTBRISSON, *bas à la comtesse*.

Madame, Madame, défiez-vous de ce coureur d'aventures, qui délaisse sa femme pour le plaisir d'arpenter le globe terrestre.

LA COMTESSE, *bas*.

Sa femme !

MONTBRISSON, *bas*.

Sa femme et... (*à part*) pendant que j'y suis... (*haut*) ses enfants !

LA COMTESSE.

Des enfants ! (*Elle regarde Albert sans écouter Montbrisson.*)

MONTBRISSON.

Trois ! charmants comme leur mère ! Il y a un petit garçon surtout dont je suis le parrain, c'est un bijou !... mais moi...

LA COMTESSE.

Je vais chez Lisbeth y attendre monsieur le comte. (*Saluant.*) Messieurs ! (*À Albert.*) Ah ! vous me trompiez ! (*Elle rentre.*)

MONTBRISSON, *à part*.

V'lan ! pare celle-là ! Ah !... voilà une femme que j'ai mariée et trois enfants que j'ai mis au monde... bien à propos !

SCÈNE X.

ALBERT, MONTBRISSON.

ALBERT, *à lui-même*.

Je la trompais !... que veut-elle dire !... Bah ! quelque ca-

* La comtesse, Montbrisson, Albert.

price, un peu de coquetterie, peut-être... C'est égal, c'est la femme qu'il m'aurait fallu, oui, la seule qui eut pu me faire précipiter avec joie dans le pot-au-feu du ménage!... Oh! regrets perdus!... C'est qu'elle est adorable! ah! (*Ses yeux se portent sur le vase plein de lait auquel la comtesse a à peine touché, il s'élance vers la table et boit en plaçant ses lèvres avec intention.*)

MONTBRISSON.

Hein! quoi!... Qu'est-ce que tu fais donc?

ALBERT.

Oh! mon ami, c'est là qu'elle a posé ses lèvres, là, là!...

MONTBRISSON.

Saperlotte! mais laisse-m'en! laisse-m'en un peu!... Je l'aime autant que toi!

ALBERT, s'arrêtant.

Hein?

MONTBRISSON.

Mais oui : la femme adorable dont je te parlais, c'est elle!...

ALBERT, se remettant à boire.

Ah! bah!...

MONTBRISSON.

Et je te dis que je l'aime plus que toi...

ALBERT, buvant toujours.

Non! oh! non...

MONTBRISSON.

Mais si! mais si!... Donne!...

ALBERT.

Je boirai jusqu'à la dernière goutte, et plutôt que ta bouche... Tiens! (*Il jette au loin la tasse qui se brise.*)

MONTBRISSON.

Ah! ça, mon ami, quel homme es-tu donc? Je te confie ma première aventure...

ALBERT, arpentant la scène.

Ce sera la dernière pour moi, je le jure!...

MONTBRISSON, continuant en le suivant.

Et tu me l'enlèves!...

ALBERT, marchant toujours sur la scène.

Et elle est mariée! mariée!...

MONTBRISSON, idem.

Est-ce ainsi qu'entre amis on doit se comporter... et dans la circonstance?...

ALBERT, se retournant brusquement.

Qu'est-ce que tu dis? qu'est-ce que tu veux? Qu'est-ce qui t'oblige à me marcher sur les talons?...

MONTBRISSON, interdit.

Mon ami!

ALBERT, s'emportant.

Ton ami! oui, bien, après?... Sais-tu que tu ne m'as jamais tant déplu, toi, mon ami aussi! hein? Qu'est-ce que tu fais là? qu'est-ce que tu attends?... Vas-tu le dire?

MONTBRISSON.

Mais, mais, mais... tu, tu, tu, m'enlèves ma...

ALBERT.

Oui, je t'enlève ta... Eh bien ! après, ne suis-je pas le premier en date ?

MONTBRISSON.

Si, si, si, si...

ALBERT.

Ça t'est égal ? Bon. Tu veux que nous nous coupions la gorge, dis ! tu te prétends l'offensé ? Soit ! Choisis les armes, le lieu, le jour ; je suis prêt, moi ; je t'attends, moi ; je ne t'ai jamais rien refusé, moi... Nous tuons-nous aujourd'hui, dimanche ou le jour de ta fête ? Sera-ce ici, au bois de Boulogne ou dans une forêt vierge de l'Amérique du Nord ? Je n'y tiens pas, moi ; je connais un lieu charmant dans l'île de Nicobar. Partons-nous ?

MONTBRISSON, *tout éperdu, allant à gauche.*

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... que je suis malheureux sur la terre ! Mais encore, si cet infâme accapareur avait des chances !...

ALBERT.

Comment, des chances ! qu'est-ce que c'est que ça, des chances ?... Il me faut des certitudes, à moi ; j'en ai : la comtesse m'aime. (*A part.*) Elle ne m'a plus redemandé son mouchoir.

MONTBRISSON.

Ah ! voilà une confiance qui me renverse ! et franchement, monsieur mon ami, vous êtes immensément fat et démesurément impertinent.

ALBERT.

Fat ? Non, monsieur Montbrisson ; impertinent, oui.

MONTBRISSON.

Eh bien ! je veux l'être aussi, moi, je veux te ressembler, et peut-être alors...

ALBERT.

Toi, homme simple ; avec beaucoup de leçons de ma part et beaucoup d'efforts de la tienne, tu n'arriverais guère qu'à l'insolence. L'impertinence, vois-tu, est un défaut gracieux formé de qualités rares. L'impertinence se compose surtout de courage, d'élégance et d'esprit. C'est pour cela que les femmes, vraiment femmes, aiment les hommes, vraiment hommes, qui sont impertinents. D'autant plus, cela a été remarqué, que la plupart des impertinents ont le cœur aimant et généreux.

MONTBRISSON.

Eh mais, j'ai le cœur fait comme cela, moi ; je ne manque pas d'élégance, j'ai prouvé du courage, je suis amusant...

ALBERT.

Ecoute. Si tu veux que je te pardonne...

MONTBRISSON.

Quoi ?...

ALBERT.

Si tu veux reconquérir mon amitié, tu vas courir aux trois plus beaux hôtels de Hombourg; tu demanderas si l'on n'héberge pas le comte Ostrokoff. Car enfin, je ne puis pas, avec tout cela, laisser mon boyard repartir pour je ne sais quel bout du monde... Je t'attends ici... (*Il s'assied.*)

MONTBRISSE.

Mais la comtesse qui est là, est précisément...

ALBERT.

Tu hésites?

MONTBRISSE.

Non, mais je veux te dire...

ALBERT.

Tu balances!

MONTBRISSE.

Elle est donc perdue pour moi?

ALBERT, *se relevant.*

Faut-il aller nous entretenir dans l'île de Nicobar?...

MONTBRISSE.

Je vais à la recherche de ton boyard. (*Il sort au fond, à gauche.*)

SCÈNE XI.

ALBERT, puis LE COMTE.

ALBERT.

Ah! je vais pouvoir rêver un instant à cette ravissante comtesse!... (*Il tire un mouchoir de son sein.*) Cher joli petit souvenir, inspire-moi quelque projet hardi qui puisse lui prouver tout mon amour. (*Changeant de ton.*) Les femmes ne se fâchent jamais d'une folie qui sert de preuve à la passion qu'on a pour elles.

LE COMTE, *arrivant du fond, du côté opposé à celui par lequel est sorti Montbrisse. Il tient son carnet à la main. Au bruit de ses pas, Albert remet le mouchoir dans sa poitrine.*

Où peut donc être la comtesse? Ah! Je me retrouve enfin! (*Montrant le pavillon.*) sans doute elle est là...

ALBERT. *

Cette voix?... Le comte! Ah! enfin, enfin, enfin!... (*S'élançant d'un bond devant le comte, il lui barre le passage.*)

LE COMTE.

Qu'est-ce, Monsieur, que voulez-vous?

ALBERT.

D'abord, comte, je veux que vous me donniez votre main...

LE COMTE.

Mais, Monsieur!

* Albert, le comte.

ALBERT.

Oui, comte Ostrokoff, votre main? j'ai pour vous une véritable estime, moi, votre main ?.

LE COMTE, *s'avançant.*

La voilà, mais...

ALBERT, *la serrant.*

Je la tiens donc! Ah! Monsieur, vous n'allez donc pas pouvoir vous échapper avant de m'avoir entendu! Je vous tiens là, devant moi, en chair et en os, enfin! Maintenant, regardez-moi en face! me reconnaissez-vous?

* LE COMTE, *voulant se dégager.*

Il me semble... Mais permettez, Monsieur, que j'aïlle...

ALBERT, *le retenant.*

Encore! vous ne pouvez donc un instant de votre vie vous tenir en place?...

LE COMTE.

Morbleu, Monsieur, je voudrais entrer là...

ALBERT.

Mais si vous entrez là, vous ressortirez par quelque porte de derrière, et vous vous en irez en Bukarie, Monsieur, ou chez les Mongols!... Ah! je vous connais!... Voyons, regardez-moi!... En dinant, à bord du vapeur, entre Anvers et Hambourg...

LE COMTE.

Ah! oui, oui, oui, vous disiez qu'en Russie on allait grand train. Lâchez-moi donc.

ALBERT.

Un moment. On allait grand train, oui, en conduisant les postillons à coups de canne...

LE COMTE.

Eh bien?

ALBERT.

Eh bien?

LE COMTE.

Eh bien, oui, quelquefois...

ALBERT, *stupéfait, quittant la main du comte.*

Hein! comment! mais non!

LE COMTE.

Ah! si.

ALBERT.

Mais non! jamais!

LE COMTE.

Mais si.

ALBERT, *furieux, frappant du pied.*

Ce n'est pas vrai!

LE COMTE, *furieux lui-même.*

Monsieur!

ALBERT, *criant plus fort.*

Ce n'est pas vrai! c'est vous qui l'avez dit! et vous aviez

raison ! et j'ai fait treize cent quarante lieues pour venir vous le dire !...

LE COMTE, *se calmant.*

Ah ! oui, bien, bien, je me rappelle tout ; oui, oui. Ah ! vous êtes un homme de parole, vous, Monsieur ! J'y suis maintenant ! j'y suis parfaitement ! C'est que, voyez-vous, depuis notre rencontre, d'abord, j'ai un peu voyagé.

ALBERT, (*à lui-même.*)

Oui, nous avons un peu...

LE COMTE.

Et puis j'ai voulu me marier, et puis j'ai entrepris un volume de pensées qui me préoccupe énormément. Touchez-là, Monsieur, je suis aise de vous revoir. (*Ils se donnent la main.*) Vous comprenez, la pensée détachée doit réunir deux mérites : La justesse et la concision.

ALBERT.

Ah ! vous avez voulu vous marier ?

LE COMTE.

Oui... Je m'attache beaucoup à la concision. Tenez, je vais prendre un exemple dans mon recueil même. (*Il feuillette son carnet.*) Écoutez. « On doit s'accoutumer à regarder la mort » comme le terme de la vie. »

ALBERT, *stupéfait.*

Hein ! vous croyez... vous trouvez... vous êtes sûr ?..

LE COMTE.

Cela me semble incontestable...

ALBERT.

Je ne conteste pas, Monsieur, Dieu m'en garde ! Ah ! sac à papier ! (*à part.*) avoir fait treize cent quarante lieues pour entendre... (*Haut.*) Et vous dites, comte, que le mariage vous a tenté ? (*À part.*) Oh ! c'est logique !

LE COMTE.

Oui, oui, (*regardant vers le pavillon*) cela me fait justement penser à ma...

ALBERT, *l'arrêtant.*

Maintenant, comte, je voudrais bien demander à votre obligeance un service.

LE COMTE.

Parlez !

ALBERT.

Figurez-vous que je viens de retrouver, ici, à Hombourg, en arrivant, une de vos plus jolies compatriotes, que j'avais déjà rencontrée et que...

LE COMTE.

Que vous aimez, et sans doute... (*À part.*) En voilà un à qui je ne laisserai pas voir la comtesse.

ALBERT.

Et qui, pour tout dire, ne m'a pas paru se souvenir de moi trop défavorablement. Ah ! comte ! d'y penser, le cœur me monte à la tête !

LE COMTE.

Son nom ?

ALBERT.

C'est précisément son nom que je vous prierai de me dire quand je vous aurai fait son portrait Ah ! comte !... des yeux... une voix !...

LE COMTE, *feuilleter son carnet.*

J'ai justement là une pensée sur la beauté des femmes...

ALBERT.

Elle est admirable votre pensée ! Je dis de grands yeux dont le regard velouté ressemble à une caresse ! une voix si douce qu'on croit entendre un sourire ! un sourire fait pour sa voix sur une bouche qui donne des chatouillements aux lèvres ! Tout le reste aussi beau, aussi doux, aussi pur, avec une robe gros-vert et un chapeau blanc à rubans pareils.

LE COMTE, *étonné.*

Vous dites ?...

ALBERT.

Et mariée, comte ; mariée, hélas !... Mais, après tout, qu'importe.

LE COMTE.

Comment, qu'importe !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *paraissant aux derniers mots.*

Il est hardi ! (*Haut.*) Comte, je vous cherchais !

LE COMTE.

Voilà un désir, comtesse, dont j'aimerais à vous voir un peu plus l'habitude.

ALBERT. *

Qu'entends-je ! Ah ! c'est sa femme !... c'est son mari !...

LA COMTESSE, *regardant Albert de côté.*

Comment se fait-il aussi que je ne vous trouve pas là, près de moi, la première fois où votre présence eut pu m'être nécessaire ?...

LE COMTE, *regardant alternativement Albert et la comtesse.*

Ma présence... nécessaire... aujourd'hui !... Et vous avez le courage de me dire : pour la première fois ; c'est bien ainsi qu'on parle à un mari !

ALBERT, *s'approchant du comte.*

C'est donc vrai ! son mari ! Vous êtes le mari de Madame ! et vous ne me prévenez pas !

* Albert, la comtesse, le comte.

LE COMTE.

Mais, Monsieur...

LA COMTESSE, *avec un peu de dépit.*

Mais, Monsieur, puisque vous-même...

ALBERT.

Non, Madame, monsieur le comte ne me prévient pas, il me laisse lui dire... (*Allant vers le comte.*) Vous me laissez vous dire que j'aime votre femme, que je l'adore ; vous écoutez, en vous rengorgeant, le portrait que je vous fais de sa ravissante beauté, et vous ne m'arrêtez pas !

LE COMTE.

Je vous dis que Madame...

ALBERT.

Vous me dites cela maintenant...

LA COMTESSE.

Encore, une fois, Monsieur, chacun est libre de se marier, quitte à s'en repentir ensuite, ou à le cacher, selon la circonstance, vous le savez bien, vous !... Mais, monsieur le comte veut vous dire...

ALBERT.

Il est bien temps, Madame ! monsieur le comte doit connaître mon caractère. (*Se tournant vers le comte.*) Vous devez connaître mon caractère ! vous devez comprendre, en me regardant, que je suis capable de tout !... Vous devez penser, après ce que je vous ai dit, qu'en ce moment même je cherche un moyen adroit ou violent de vous arracher Madame. (*Se tournant vers la comtesse.*) Oui, Madame, monsieur le comte doit le penser, il doit en être convaincu !

LE COMTE, *à part.*

Où diable ai-je été me mettre ce fou sur les bras. Mais, au fait, il vaut encore mieux qu'il ignore... Surveillons la comtesse et laissons-le dire... (*Il se remet à feuilleter son carnet en faisant quelques pas vers le fond.*)

LA COMTESSE, *à Albert.*

Vous jouez merveilleusement cette nouvelle comédie, Monsieur ! (*A part.*) Quand on pense que voilà un père de famille.

ALBERT, *au comte.*

Vous vous taisez, vous n'avez rien à répondre, vous vous réfugiez dans vos tablettes ! Écrivez-y que la trahison est... l'arme des traîtres, ce sera de l'à-propos, car vous m'avez indignement trahi !

LE COMTE.

Ah ! morbleu, Monsieur !

ALBERT.

Plongez-vous, replongez-vous dans vos pensées. (*A part.*) Je le fais rentrer dans le néant !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MONTBRISSON.

MONTBRISSON, *accourant.*

A l'*Aigle noir*, mon cher ami, à l'*Aigle noir*, c'est tout près d'ici. (*S'arrêtant.*) Ensemble ! j'arrive trop tard !

LE COMTE.

L'hôtel où nous sommes descendus !...

ALBERT.

Je vous cherchais partout, comte, et j'avais chargé monsieur Montbrisson de s'informer... (*A Montbrisson.*) Merci, cher ami. (*Plus bas.*) Brigand, qui ne me dis pas qu'il est son mari...

MONTBRISSON.

Tu n'as jamais voulu m'entendre.,.

ALBERT.

Taisez-vous ! et occupez un instant le comte ; montrez-lui les ressources de votre esprit ! (*Il revient vers la comtesse.*) *

MONTBRISSON, *à part.*

Mais, je suis son domestique, moi ! il va me faire porter sa livrée ! Mille millions de nom d'un petit bonhomme ! (*Albert montre des yeux le comte à Montbrisson.*)

MONTBRISSON, *d'un ton furieux.*

Ici, comte !

LE COMTE, *d'un ton rauque.*

Qu'est-ce, Monsieur ?

MONTBRISSON, *se reprenant.*

Je dis, comte, ici, ici, sous ce beau ciel, au milieu de cette verte nature, les pensées doivent vous arriver en foule. (*A part.*) Je fais un métier indigne !

LE COMTE.

Oui, oui ; mais il m'en arrive partout à moi, ce que je cherche surtout, c'est la concision.

MONTBRISSON.

Oui, vous me l'avez déjà dit...

LE COMTE.

Je voudrais avoir votre opinion sur... (*Ils continuent à parler bas.*)

ALBERT, *à la comtesse, un peu bas.*

Oui, Madame, vous m'écoutez avec moins d'indulgence que ce matin... vous me regardez avec des yeux moins doux.

LA COMTESSE.

Je ne sais ce qui peut vous faire croire à une différence, Monsieur, je vous connais à peine, je ne vous connais pas, et... nous ne devons pas, nous ne pouvons pas nous revoir.

* La comtesse, Albert, le comte, Montbrisson.

LE COMTE, à Montbrisson qui s'est assis.
Est-ce que vous dormez ?

MONTBRISSON.

Ah ! je le voudrais bien...

LE COMTE, vivement.

Comment !

MONTBRISSON.

Non, comte... Je dis, que je le voudrais, que je ne le pourrais pas... Ah ! elle est étonnante, votre pensée, comte, elle est immense comme l'infini. (*A part.*) Et c'est pour la séduire tranquillement qu'il me charge... je fais un métier stupide ! (*Haut, au comte, presque avec colère.*) Mais tout cela, comte, c'est votre faute ; sans ce duel extravagant, Albert n'aurait pas tant couru la poste et n'aurait pas rencontré la comtesse, et aujourd'hui je ne l'aurais pas pour rival, c'est-à-dire nous ne l'aurions pas, non... vous ne l'auriez pas... (*A part.*) Allons, bon ; où vais-je me fourrer maintenant !

LE COMTE, à part.

Quoi ! lui aussi ! (*Haut.*) Permettez, Monsieur, vous dites... (*Ils parlent bas.*)

ALBERT, à la comtesse.

Et j'en sortirai par une affreuse extravagance.

LA COMTESSE, à part.

Il en est bien capable !... (*Haut.*) Eh bien, oui, vous me reverrez.

ALBERT.

Où ?

LA COMTESSE.

Ici.

ALBERT.

Quand ?

LA COMTESSE.

Dans un instant.

ALBERT.

Je vous reverrai !... vous me le promettez.

LA COMTESSE.

Vous me reverrez, je vous le jure.

LE COMTE, revenant entre la comtesse et Albert.

Que dites-vous donc là tous les deux ?

LA COMTESSE, allant à lui.

Rien... rien... Parlons, mon ami (*bas*) je vous sauve (*à part*) et moi aussi ! (*Le comte et la comtesse rentrent à gauche.*)

SCÈNE XIV.

ALBERT, MONTBRISSON.

ALBERT, se frottant les mains.

Eh bien ! Montbrisson, comment vont tes affaires ?

MONTBRISSON, se réveillant.

Oh ! elle est écrasante votre pensée. Ah ! tiens, je croyais

que c'était encore lui... Comment ? c'est toi qui me demandes.. tu te moques de moi avec une impudence !... (*A part.*) C'es égal, voilà une aventure que je ne raconterai pas.

ALBERT.

Moi, de mon côté, cher Brisson mignon, la comtesse m'a promis que je la reverrais... ici... tout à l'heure...

MONTBRISSON.

Pas possible ! Comment, connaissant ta conduite, elle t'aurait accordé ?...

ALBERT.

Comment, connaissant ma conduite !. . tant mieux si elle la connaît ! Mais elle m'aime, te dis-je... gros nigaud !

MONTBRISSON.

Ah ! je t'en prie, gaze un peu...

ALBERT.

Parce que j'ai dit gros nigaud ?...

MONTBRISSON.

Eh bien, oui, là, parce que tu as dit gros nigaud...

ALBERT.

Je te dis qu'elle m'aime... là... il n'y a qu'un instant nous nous sommes querellés !... Eh bien ! elle n'a pas seulement eu le courage de me demander son mouchoir...

MONTBRISSON.

Quoi, son mouchoir !... (*A lui-même.*) Je ne comprends pas... (*Une chaise de poste, dont on ne voit pas l'attelage, a reculé du côté gauche vers le milieu du théâtre. Le postillon vient ouvrir la portière. Au même moment le comte et la comtesse paraissent et se dirigent vers la chaise ; ils sont suivis de Lisbeth qui reste près de sa maison.*)

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, LE COMTE, ALBERT, MONTBRISSON,
UN POSTILLON.

LA COMTESSE, *au moment de monter en voiture.*

Me voici, Monsieur, je viens dégager ma parole.

ALBERT, *éperdu.*

Comment ?

MONTBRISSON.

Eh ! mais, oui, elle t'avait dit : vous me reverrez... Tu la revois.

LA COMTESSE.

Adieu Messieurs...

ALBERT, *poussant Montbrisson.*

Jette-toi à la tête des chevaux.

LISBETH.

Ah ! mon Dieu !... ils vont me le faire écraser.

LE COMTE.

Ah ! ça, que voulez-vous à la fin ?... nous faut-il votre permission pour partir...

ALBERT.

Votre voiture passera plutôt sur le corps de mon ami !...

LISBETH.

Par exemple !...

ALBERT.

Tiens ferme, Brisson !

LE COMTE.

Mais que diable voulez-vous ?

ALBERT.

Que vous vous battiez avec moi !

LE COMTE.

Et pourquoi ?

ALBERT.

Vous nous enlevez votre femme !...

LE COMTE, *avec colère.*

Ma femme ! toujours ma femme ! Eh ! Monsieur, mademoiselle n'est pas ma femme, mademoiselle est orpheline... elle est ma pupille ; elle habitait Odessa, d'où je l'ai fait venir pour m'épouser. En route, à ce qu'elle m'a avoué, elle a perdu son cœur dans une rencontre... et m'a demandé de différer notre mariage. Le temps, pour elle, d'oublier... comprenez-vous !

ALBERT.

Ah ! comte, vous m'ouvrez les portes du paradis !

LA COMTESSE.

Venez donc, monsieur le comte, mon ami ; laissez monsieur retourner à sa femme et à ses enfants.

MONTBRISSON, *qui est revenu.*

Aïe !

ALBERT.

Ma femme ! mes enfants !!! (*Allant à elle.*) Mademoiselle, au nom du ciel, écoutez-moi : je jure que je n'ai jamais eu ni épouse, ni enfants !

LA COMTESSE, *à Montbrisson.*

Que me disiez-vous donc, Monsieur, de cette dame et de ces trois petits !...

MONTBRISSON.

Ah ! Madame, je ne les avais faits que par amour pour vous !

LE COMTE, *à Albert.*

Ainsi, c'est bien Monsieur qui a ramassé sur la grande route le cœur... mal attaché... (*regardant la comtesse*) que vous y aviez laissé tomber...

ALBERT.

C'est moi, monsieur le comte. (*Il fait passer la comtesse près du comte.*)

LE COMTE, (*raillant doucement.*)

Et il n'était pas brisé, Madame?

ALBERT.

Mademoiselle avait pris soin de l'envelopper dans le mouchoir de sa femme de chambre.

LE COMTE.

Ca, puisque je ne me marie point, que deviendrai-je, moi?...

LA COMTESSE.

Vous deviendrez un La Rochefoucault, mon ami.

ALBERT.

Et vous direz vos pensées à Montbrisson.

MONTBRISSON.

Non, je lui dirai les miennes, si ce noble confrère veut rester ici à les attendre... car je m'attache ici, moi!...

LISBETH, regardant Montbrisson.

Ah! tant mieux!

MONTBRISSON.

Hein?... Eh bien, oui, tant mieux! Tu verras, petite, si je suis amusant. (*Au comte.*) Comte, à votre tour de m'écouter.

Pensée numéro un, dédiée aux penseurs :

« L'homme qui pense le moins, est celui qui pense le mieux. »

Pensée numéro deux, dédiée aux penseuses :

« La femme qui pense le mieux, est celle qui pense à moi. »

(*A Lisbeth.*) Qu'en pensez-vous?

LISBETH.

Je pense comme vous...

MONTBRISSON.

Nous y penserons!!!

* Lisbeth, Montbrisson, le comte, la comtesse, Albert.

75951

FIN.

N.º d' invent: 807

16

UNE PASSION DU MIDI

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. ROSIER

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés
le 10 février 1851.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.



BIRAUTOU, du Midi.	MM. BARDOU.
COSTAS, du Nord	DUSSERT.
UN GARÇON.	CHARIER.
ROLANDE.	Mlle BOISGONTIER.

Aux Eaux de Bagnères, 1846.

75952 UNE PASSION DU MIDI.

Petite salle, à pans coupés, formant une pièce commune à trois chambres : celle de gauche, n° 7 ; celle du pan coupé, à droite, n° 5 ; celle de droite, premier plan, n° 3. — Porte au fond, conduisant à l'extérieur. — A gauche, sur le devant, table un peu longue avec ce qu'il faut pour écrire, brochures, journaux, lampe avec abat-jour, sonnette, quelques chaises. — Des sonnettes sont au-dessus des portes des chambres.

(Indications prises du spectateur.)

SCÈNE PREMIÈRE.

COSTAS, assis à droite, lisant un journal.

La loi ne passera pas ! si elle passait !... non, bannissons cette crainte. Elle troublerait mon bonheur. C'est qu'on est si bien à Bagnères ! c'est un calme ! (Il bâille, bruit en dehors.)

LE GARÇON, dans la coulisse, loin, criant.

Mais Monsieur, il faut en avoir !

BIRAUTOU, de même.

On en a quand on veut !

COSTAS.

C'est une paix !

LE GARÇON, plus près.

Mais, Monsieur, il ne suffit pas de vouloir !

BIRAUTOU, de même.

Si fait, témoin, le proverbe : Qui veut, peut !

COSTAS, avec hésitation.

C'est un silence que rien ne vient...

SCÈNE II.

COSTAS, BIRAUTOU, LE GARÇON, entrant par le fond.

LE GARÇON, entrant le second. *

Enfin, lorsqu'il n'y en a plus !

BIRAUTOU, une petite valise d'une main, une guitare de l'autre ; il les dépose sur une chaise, près du n° 5.

Il y en a encore, toujours !

COSTAS, se plaignant et désignant son journal.

Monsieur, vous ne voyez donc pas.

BIRAUTOU, à Costas.

Le garçon parle trop haut... (Au garçon.) Parle plus bas, garçon, Monsieur lit.

* Le garçon, Biraudou, Costas.

COSTAS.

Et une chose qui m'intéresse au dernier point.

BIRAUTOU.

Raison de plus. (*Criant au garçon.*) Mais il faut me fourrer quelque part! qu'est-ce que je te demande?

COSTAS.

Monsieur, de grâce!

BIRAUTOU, *au garçon.*Parle donc plus bas! (*Criant.*) Donne-moi n'importe quoi, un bouge sans cheminée et sans armoire, un trou, de quoi reposer ma tête la nuit et me faire la barbe le jour. (*A Costas.*) Peut-on être plus accommodant, je vous en fais juge. (*Le garçon remonte.*)COSTAS, *se levant et allant vers la gauche.*

Et moi je vous ferai remarquer.

BIRAUTOU, *allant vers la chambre de gauche et la désignant.**Qu'en voilà une?.. (*Au garçon.*) Tu vois bien. (*A Costas.*) Merci, je la prends.COSTAS, *lui barrant le passage.*

Monsieur, c'est la mienne.

BIRAUTOU.

Eh bien, voulez-vous que nous la tirions à la courte paille?

COSTAS.

Puisque j'y suis installé, Monsieur. (*Il s'assied devant la table et continue à lire.*)BIRAUTOU, *allant à droite et désignant le n° 3.*

Ah! celle-ci.

LE GARÇON, *lui barrant le passage.*

Retenue par une dame.

BIRAUTOU, *désignant le n° 5.*

Celle-là alors!

LE GARÇON.

Ah! celle-là... c'est différent... Je la crois promise.

BIRAUTOU, *très-fort.*

Ah! tu crois, tu ne fais que croire!

COSTAS.

Monsieur, c'est insupportable!

BIRAUTOU.

Vous êtes de mon avis. (*Au garçon.*) C'est insupportable! de laisser un voyageur... un écu de six francs pour toi si tu me la fais avoir.

LE GARÇON.

Je vais m'informer. (*Il sort par le fond.*)

* Costas, Biraudou, le garçon.

SCÈNE III.

BIRAUTOU, COSTAS.

BIRAUTOU. *

Ils sont incroyables dans cette baraque ! *(Il va vers la table où Costas est étalé, le bonnet enfoncé au-dessous des oreilles.)*

On vient ici pour se calmer, pour se rafraîchir... *(Cherchant un journal sous les mains de Costas.)* Pardon, Monsieur, voulez-vous permettre ?

COSTAS, *dérangé.*

Mais faites donc attention.

BIRAUTOU, *farfouillant.*

C'est ce que j'allais vous dire. Quand on a une chambre comme vous et un lit, pour se coucher, on ne se couche pas sur une table ; on ne se fait pas une litière de papiers publics.

COSTAS.

Enfin, Monsieur, quel est le journal qu'il vous faut ?

BIRAUTOU, *regardant le journal que tient Costas.*

Pas celui que vous tenez toujours.

COSTAS.

Je l'espère bien.

BIRAUTOU, *très-fort.*

Votre feuille n'exprime pas mes opinions.

COSTAS.

Elle exprime les miennes et...

BIRAUTOU.

Monsieur, je vous en prie, ne parlons pas politique ou je vous chercherais dispute.

COSTAS.

C'est vous qui le premier...

BIRAUTOU, *prenant un journal.*Voici mon affaire. *(Il s'assied à droite.)*

COSTAS.

C'est heureux. *(A part.)* Je pense qu'à présent, il va me laisser tranquille. *(Il se remet à lire.)*

BIRAUTOU, *assis, très-haut.*

Deux hommes comme nous s'accordent peu sur ce point. Vous êtes du Nord, Monsieur, il n'y a qu'à vous entendre.

COSTAS.

Il n'y a qu'à vous entendre aussi, pour voir que vous êtes du Midi.

BIRAUTOU, *enthousiaste.*Ah ! si vous comprenez le patois ! *(Chantant avec élan.)*

Aï perdu moun paouré pastourel,
Qué fasié moun bonnur pécaïré !

* Costas, Biraudou.

COSTAS.

A la fin pourtant, Monsieur,

BIRAUTOU.

Si ça vous contrarie, j'en suis fâché, mais le patois!

COSTAS, avec humeur.

Le patois! le patois!

BIRAUTOU, fort.

Tenez, ne parlons pas linguistique ou je vous chercherais dispute!

COSTAS.

Eh! Monsieur, est-ce moi qui ai commencé?

BIRAUTOU, flegmatiquement.

Bref, vous serait-il égal de me laisser lire paisiblement mon papier public?

COSTAS, outré.

Voilà qui est fort, par exemple!

BIRAUTOU, à part lui, lisant le journal.

Séance de la chambre du 17 juin 1816.

COSTAS, à part.

Si cet animal a le n° 3, ça va me gâter ma saison et neutraliser l'effet des eaux... Enfin, il se calme, il ne dit plus rien.

BIRAUTOU, qui a parcouru son journal, criant.

Très-bien! très-bien! c'est du bon sens, c'est de la morale! Bravo! Bravissimo. (Il se lève.)

COSTAS, se levant et se dirigeant vers sa chambre n° 7.

Je ferai mieux de rentrer.

BIRAUTOU.

Et elle passera!

COSTAS, s'arrêtant.

Plait-il, Monsieur?

BIRAUTOU.

Je dis qu'elle passera.

COSTAS, intéressé.

La loi contre le divorce?

BIRAUTOU.

Oui, Monsieur.

COSTAS, posant son journal sur la table et venant avec empressement près de Biraoulou.

Est-ce que vous auriez des nouvelles, des renseignements particuliers?

BIRAUTOU.

Mais, Monsieur, la moralité, les vertus de cette chambre que vous appelez introuvable.

COSTAS, amicalement, lui offrant une prise.

Cette question, mon cher Monsieur, m'intéresse beaucoup; je suis marié.

BIRAUTOU, avec conviction.

Heureux mortel!

COSTAS.

Pour la troisième fois, Monsieur.

BIRAUTOU, *stupéfait.*

Ah ! bah !

COSTAS, *avec envie.*

Et je parie que vous, vous êtes célibataire ?

BIRAUTOU, *soupirant.*

Oui, Monsieur.

COSTAS.

Heureux mortel !

BIRAUTOU.

Pour la troisième fois aussi.

COSTAS, *stupéfait.*

Comment, célibataire pour la troisième fois !

BIRAUTOU.

J'ai manqué au moins trois mariages.

COSTAS.

Ça vaut mieux que d'avoir été affligé de trois.

BIRAUTOU.

Affligé ? pourquoi dites-vous affligé ?

COSTAS.

Parce que je suis ennemi de ces sortes d'entraves.

BIRAUTOU.

Mais alors pourquoi vous êtes-vous marié aussi copieusement ?

COSTAS.

Malgré moi, par la pression des circonstances : une fois pour éviter la milice ; une autre pour éviter la ruine avec la dot de mon épouse ; enfin, toujours par un motif impérieux qui violentait mon penchant et mes idées.

BIRAUTOU, *avec enthousiasme.*

Oh ! la femme !...

COSTAS, *avec aversion.*

Oh ! la femme !...

BIRAUTOU.

Qu'est-ce que c'est que l'homme, à côté de la femme ? Un animal grossier. Si l'homme ne se rasait pas, il aurait la figure d'un ours. La femme, au contraire, est lisse comme un marbre.

COSTAS.

Oui, mais au moral, le sexe est vain, léger, perfide, égoïste.....

BIRAUTOU, *vivement.*

Haltè-là ! ne parlez pas mal des femmes, ou je vous chercherais dispute !

COSTAS.

Et vous, n'en dites pas de bien, si vous tenez à ne pas m'agacer. Je suis venu ici pour prendre les eaux, pour m'amuser ; j'ai l'avantage d'avoir dépisté ma femme, ma troisième.

BIRAUTOU, *avec amertume.*

Sa troisième !

COSTAS, *avec un sourire suppliant.*

Ne gâtez pas mon paradis, mon cher monsieur... monsieur?...

BIRAUTOU.

Biraoutou... Et vous, respectez la plus belle moitié du genre humain, mon cher monsieur... monsieur?...

COSTAS.

Costas.

BIRAUTOU, *étonné.*

Costas?... Vous ne seriez pas Costas, fabricant d'ardoises?...

COSTAS.

De Pontoise.

BIRAUTOU.

Seine-et-Oise?

COSTAS.

C'est moi-même.

BIRAUTOU.

Mais, monsieur Costas, vous avez dans vos trois possédées, une de mes trois désirées, si je ne me trompe.

COSTAS.

C'est possible.

BIRAUTOU.

Pas celle que j'ai le plus aimée... mais je l'ai aimée beaucoup : Eugénie Piffret.

COSTAS.

Oui.

BIRAUTOU.

Cheveux cendrés, regard languissant, physionomie heureuse, fossette dans la joue.

COSTAS, *avec indifférence.*

Je n'ai pas remarqué.

BIRAUTOU.

Ma seconde passion.

COSTAS.

Ma première chaîne.

BIRAUTOU.

Très-gentille, n'est-ce pas?

COSTAS, *avec indifférence.*

Je n'ai pas fait attention...

BIRAUTOU.

Chère Eugénie! comment va-t-elle?

COSTAS, *gaiement.*

Elle me fut enlevée sur la fin du Directoire par un représentant du peuple qui voulut aussi me représenter; qui l'épousa plus tard : qui m'en débarrassa. (*Il remonte et passe à droite.*)

BIRAUTOU, avec mépris, et passant à gauche.. *

Débarrassa... comme il parle des femmes!... et il en a eu trois!... ça me révolte! (*Avec amertume et indignation.*) Lui! sot, laid, l'œil terne, le nez bridé, trois!... Moi, beau, aimable, l'œil vif, la narine épanouie, zéro!

COSTAS.

Comment, le nez bridé!

BIRAUTOU.

Lui, un sang d'orgeat, trois! moi, un sang d'alcool, zéro! N'y aurait-il pas de quoi murmurer contre la Providence, si on n'avait pas des principes religieux!...

COSTAS.

Mais, Monsieur, quand vous dites...

BIRAUTOU, s'emportant.

Quand je dis que j'ai des principes, c'est que j'en ai!

COSTAS.

Mais non!

BIRAUTOU, colère.

Mais non? Monsieur, vous êtes sans doute matérialiste... le Nord est matérialiste.

COSTAS.

Je n'en sais rien, mais...

BIRAUTOU.

Moi, je suis spiritualiste : le Midi est spiritualiste.

COSTAS.

Ce n'est pas ce que je voulais...

BIRAUTOU, colère.

Tenez, ne parlons pas religion, ou je vous chercherais dispute plus que jamais.

COSTAS, à part.

Va-t'en au diable! (*Il passe à gauche.*)

ENSEMBLE.**

AIR : *Mousquetaires gris.* (J. Nargeot, acte 1^{er}, page 30.)

BIRAUTOU.

Homme nul et sans foi,
Sachez que dans mon âme,
Mon Dieu, mon roi, ma dame!
C'est ma devise, à moi.

COSTAS.

Je n'ai pas votre foi,

* Biraudou. Costas.

** Costas, Biraudou.

Pour le ciel et la femme.
Soins du corps, paix de l'âme,
C'est ma devise à moi.

LE GARÇON, à la cantonade, entrant par le fond. *
Par ici, Madame. (*A Birautou.*) Vous pouvez prendre le n° 5.

BIRAUTOU.

C'est bien. Tu auras tes six francs. (*Il entre au n° 5 en emportant sa valise et sa guitare.*)

LE GARÇON, d Rolande qui entre par le fond, désignant le n° 3. **
Voilà, Madame.

ROLANDE, ayant à la main un élégant sac de nuit.
Y a-t-il ce qu'il faut pour écrire ?

COSTAS, sur le point d'entrer au n° 7, se retournant.
Cette voix !...

LE GARÇON, à Rolande.
Je le pense. (*Il sort par le fond.*)

ROLANDE, apercevant Costas.
Mon mari !

SCÈNE IV.

ROLANDE, COSTAS.

COSTAS. ***
Rolande !... vous ici, Rolande !

ROLANDE.
La femme ne doit-elle pas suivre partout son mari ?

COSTAS.
Suivre, oui ; mais poursuivre !

ROLANDE.
Pourquoi me fuyez-vous ?

COSTAS.
Vous me le demandez quand vous faites de mon intérieur
comme une espèce de geôle dont vous êtes le gardien et moi...

ROLANDE.
A qui la faute, Monsieur ? Faut-il vous rappeler vos torts ?

COSTAS.
J'aime à ne me souvenir que des vôtres.

ROLANDE.
Les miens !

COSTAS.
Certaines lettres d'un certain Stanislas que j'ai surprises !...

* Costas, le garçon, Birautou.

** Costas, le garçon, Rolande.

*** Costas, Rolande.

ROLANDE.

Monsieur, c'était un amour pur. Il est mort.

COSTAS.

L'amour?

ROLANDE.

L'objet, Stanislas!... et j'avais renoncé à toute espèce d'affection, je vivais tranquille et solitaire, me nourrissant uniquement de mes souvenirs...

COSTAS, *la désignant.*

Cette nourriture vous profite.

ROLANDE.

Lorsqu'il y a un an, vous vous faites présenter chez moi. Quelques jours après, me trouvant seule, vous m'adressez une déclaration.

COSTAS.

Vous me flanquez à la porte.

ROLANDE.

Vous revenez.

COSTAS.

Vous m'y reflanquez.

ROLANDE.

Ma porte vous étant fermée le jour, vous passez la nuit sous ma fenêtre.

COSTAS.

A jeter du sable sur vos carreaux... j'aurais mieux aimé chanter, mais je ne sais pas... alors, je jetais du sable.

ROLANDE.

Enfin, la pitié l'emporta sur l'antipathie.

COSTAS.

La victime fut conduite à l'autel.

ROLANDE.

Hélas !

COSTAS.

Je parle de moi, Madame, car au moment d'entrer dans la chambre nuptiale...

ROLANDE.

Où j'aurais eu, par compassion peut-être, la faiblesse... j'apprends le motif secret de votre prétendu amour.

COSTAS.

Et me voilà passant la première nuit des noces à rejeter du sable et...

ROLANDE.

J'apprends qu'à Lyon mon oncle le capitaine vous avait provoqué en duel, à la suite d'une discussion pour une fourniture d'ardoises; qu'il voulait vous tuer à tout prix; que vous aviez fui, que vous étiez venu à Limoges où vous saviez qu'il avait une nièce et que vous ne m'aviez fait la cour, que vous n'aviez recherché ma main que pour éviter le duel.

COSTAS.

Si ça avait dû finir par un déjeuner, j'aurais accepté, mais

votre oncle, un soldat, un brutal... c'est à peine, si, devenu son neveu, j'ai pu le calmer. Sans ce titre j'étais mort et je tiens à vivre... ce goût est dans la nature.

ROLANDE.

Alors, de quoi vous plaignez-vous ?

COSTAS.

De ce que vous me refusez ou la liberté, ou le divorce, ou l'amour.

ROLANDE.

La liberté que vous me demandez est immorale ; le divorce que vous désirez est scandaleux ; l'amour que vous réclamez est impossible et si je veux rester toujours près de vous, c'est pour surveiller vos mœurs et empêcher qu'on ne suspecte les miennes. (*Elle passe à gauche.*)

COSTAS, *colère.**

Eh bien, je me révolte à la fin des fins !

ROLANDE, *froidement.*

Ah ! vous vous révoltez !

COSTAS, *fièrement.*

Oui, Madame.

ROLANDE.

Alors, je vais appeler la force armée, prévenir mon oncle le capitaine auquel, du reste, j'ai à écrire.

COSTAS, *brusquement soumis.*

Mon amour, Madame, me fera tout supporter.

ROLANDE.

Votre amour ?... (*Avec pitié.*) Vantard !... je vous défends à l'avenir de m'en parler. Dites-vous : Je suis veuf ; comme je me dis : Je suis veuve !... (*Le garçon paraît.*) Je suis veuve !

LE GARÇON, *entrant par le fond, un registre sous le bras, à part.***

Belle veuve !... (*Il pose le registre sur la table.*)

COSTAS, *bas.*

Madame !

ROLANDE, *bas.*

Allez vous coucher, Monsieur, il est tard. (*A part.*) Je pars demain matin et je l'emmène. (*Birautou paraît, sortant du n° 5. — Elle passe à droite.*)

ENSEMBLE.

AIR de la Cracovienne.

ROLANDE, LE GARÇON.***

Déjà l'heure s'avance,

. Silence ! (*Bis.*)

* Rolande, Costas.

** Le garçon, Rolande, Costas.

*** Le garçon, Costas, Rolande, Birautou.

Dans cette résidence,
On interdit le bruit,
La nuit.

COSTAS, *à part.*

Dans cette circonstance,
D'avance (*bis*),
Je ferai bien, je pense,
De m'évader, sans bruit,
La nuit.

BIRAUTOU, *contemplant Rolande, à part.*

Bon air, belle prestance,
Aisance (*bis*),
Et la phosphorescence
De son œil brille et luit,
La nuit.

(*Rolande entre au n° 3, Costas au n° 7.*)

SCÈNE V.

BIRAUTOU, LE GARÇON, *au centre de la table et debout.*

BIRAUTOU.*

Voilà ce que j'appelle une femme, premier choix ! (*Au garçon.*)
Tiens, garçon, voilà tes six francs. (*Il les lui donne.*)

LE GARÇON.

Bien obligé, Monsieur. Voici le registre où je dois inscrire le nom des voyageurs. (*Il le pose sur la table.*)

BIRAUTOU.

Birautou de Montpellier, propriétaire, guitariste amateur.

LE GARÇON, *écrivant debout.*

Ah ! Monsieur est...

BIRAUTOU.

Ami, élève, émule du fameux Caroulli.

LE GARÇON, *ne comprenant pas mais écrivant.*

Et mule ?

BIRAUTOU, *regardant ce qu'il écrit.*

Qu'est-ce que tu fais ! Comment écris-tu émule ? tu mets que je suis mule, mulet de Caroulli ? (*Il prend une des deux plumes pour corriger, la rejette et prend l'autre.*)

LE GARÇON.

Dame ! je ne sais pas ce que c'est et mule, moi.

BIRAUTOU, *voyant un nom sur le registre, s'écrie :*
Grand Dieu !

LE GARÇON.

Qu'avez-vous donc, Monsieur ?

* Le garçon, Birautou.

BIRAUTOU, *avec attendrissement.*

Rien, un souvenir, un homonyme (*Lisant sur le registre*) Madame Goupille, née Bartos... (*A lui-même, prenant le registre et descendant : scène.*) Bartos, c'est le nom de ma troisième... pas celle que j'ai aimée le plus ; mais je l'ai beaucoup aimée... chère Agathe ! (*Il lui remet le registre.*)

LE GARÇON.

Précisément : cette dame, née Bartos, se nomme Agathe.

BIRAUTOU.

O ciel ! je n'ose croire ! et tu l'as vue ?

LE GARÇON.

Oui, Monsieur.

BIRAUTOU.

Jolie taille, n'est-ce pas ? teint brun, bouche mignonne, nez en l'air, œil d'un pied, pied d'un pouce... ravissante ! ravissante !

LE GARÇON.

Du reste votre voisin du n° 7 pourrait vous en parler.

BIRAUTOU.

Il la connaît ?

LE GARÇON.

Elle a été sa femme, sous le Consulat, avant d'épouser monsieur Goupille.

BIRAUTOU, *à lui-même.*

Alors, ça fait deux : Eugénie, Agathe... (*Au garçon.*) Elle est ici ? Je serais bien aise de la revoir, conduis-moi...

LE GARÇON.

Elle est partie hier, avec son second mari.

BIRAUTOU.

Quel guignon !

LE GARÇON, *désignant le n° 3.*

Elle occupait la chambre de cette dame.

BIRAUTOU, *changeant brusquement d'idée.*

Belle femme, quelque chose de romain, de numismatique, Cornélie, mère des Gracques ! Ah ! son mari est un heureux brigand !...

LE GARÇON.

Il paraît qu'elle est veuve.

BIRAUTOU, *enchanté.*

Veuve ! (*On entend sonner le n° 3 et on voit la sonnette agitée sur la scène.*) Entends-tu comme c'est sonné ! Quel nerf ! Il n'y a qu'une Gracque pour sonner comme ça !

LE GARÇON.

Elle s'impatiente bien vite. (*Haut et allant vers le n° 3.*) Madame, je vais vous envoyer la fille.

BIRAUTOU, *lui mettant la main sur la bouche et l'arrêtant.*

Chut ! tais-toi ; va-t'en et n'envoie pas la fille.

LE GARÇON.

Mais, Monsieur...

BIRAUTOU.

Je t'ai donné un écu de six francs.

LE GARÇON.

Ah ! ben, oui, mais ces écus perdent quatre sous.

BIRAUTOU, *les donnant*.

Les voilà. Laisse-moi.

LE GARÇON.

Cependant, Monsieur...

BIRAUTOU, *donnant encore quatre sous*.

Tiens, voilà encore quatre sous pour un autre écu de six francs que j'ai l'intention de te donner, si tu es gentil. (*Le garçon sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

BIRAUTOU, *seul*.

(*La sonnette du n° 3 n'a pas cessé de tinter et de s'agiter. Birautou monte sur une chaise et la tamponne avec un journal.*) La fille pourrait entendre et venir... tamponnons... (*Il descend de la chaise.*) Une veuve ! la mère des Gracques est veuve ! quelle occasion, moi qui voudrais me marier ! (*La sonnette s'agite de nouveau sans bruire.*) Oui, va, sonne !... sonne !... C'est que je n'ai pas de temps à perdre ! La vie est comme une montagne qui a deux versants et un plateau : j'ai franchi le versant oriental, le versant de la florissante jeunesse... et me voilà, à l'heure qu'il est, sur le plateau de la verte maturité... mais, dans huit ou dix ans, je descendrai le versant occidental, le versant des gachaches... je dégringolerai, comme mon voisin de Pontoise, fabricant d'ardoises, Seine-et-Oise..., et alors, je me ferais un scrupule de me marier, parce que, moi, j'ai des principes, et qu'après tout...

AIR de Colello.

Quand une femme, alors qu'on n'est plus vert,
Subit, hélas ! nos heures décrépite,
Et tous les maux de notre pauvre hiver :
Gastrites, enrouements, catarres et pituites,
A cette femme, il faut, en d'autres temps,
Pour la trouver envers soi douce et bonne,
Avoir donné les fleurs de son printemps,
Ou tout au moins les fruits de son automne,
Ou fleurs, ou fruits, donnez, pour qu'on vous donne.

SCÈNE VII.

ROLANDE, BIRAUTOU.

ROLANDE, *colère, en dehors.* *C'est une chose insupportable!... (*Entrant par le n° 3.*) On n'a pas idée de ça.BIRAUTOU, *saluant galamment.*

Madame!...

ROLANDE, *saluant.*

Monsieur, pardon!...

BIRAUTOU.

Madame aurait besoin de quelque chose?...

ROLANDE.

Mon Dieu, oui, Monsieur.

BIRAUTOU.

Si j'étais assez heureux pour lui être de quelqu'utilité.

ROLANDE.

Voilà une heure que je sonne.

BIRAUTOU.

Les sonnettes, dans cet établissement, ont des extinctions de voix... ça tient peut-être à l'air vif des montagnes.

ROLANDE.

Le courrier passe ici à trois heures du matin. Je croyais trouver chez moi ce qu'il faut pour écrire.

BIRAUTOU, *désignant la table, et mettant la chaise au centre.*

Voilà, Madame, ce que vous désirez. J'étais en train moi-même...

ROLANDE.

Continuez, Monsieur, je vous en prie. (*Elle passe à gauche, s'assied devant la table, et y dépose son mouchoir, à sa gauche.*)BIRAUTOU, *à part, prenant une plume.***

Prenons la bonne plume et laissons-lui la mauvaise.

ROLANDE, *écrivant.*

Oh! que voilà une plume détestable!

BIRAUTOU, *offrant la sienne.*

Celle-ci est excellente. Permettez-moi de vous l'offrir.

ROLANDE.

Et vous, Monsieur, je crains de vous en priver.

BIRAUTOU.

Oh! moi, j'écris avec tout, avec rien : une paille, une allumette, un cure-dent... d'ailleurs je taillerai la vôtre.

ROLANDE, *acceptant.*

Merci, Monsieur.

BIRAUTOU, *taillant la plume et lorgnant la dame; à part.*

Quelle magnifique créature! et elle est libre! Oh! Dieu!

* Biraoutou, Rolande.

** Rolande, Biraoutou.

comme nous autres, hommes purs du Midi, sommes sensibles à la beauté disponible. (*Cherchant à se maîtriser.*) Voyons, va donc doucement, Biraoutou!... Tu as manqué tous tes mariages, par trop d'impatience et de précipitation!... C'est ce diable d'alcool de nos pays... je le préfère à l'orgeat, mais il a ses inconvénients... lançons quelques ballons d'essai.

ROLANDE, *cherchant dans sa mémoire.*

Comment donc!...

BIRAUTOU, *vivement.*

Le quantième?... 17 juin 1816.

ROLANDE.

Ce n'est pas ce que je cherchais.

BIRAUTOU.

Mille pardons! je croyais... (*Il fait tomber exprès le mouchoir de Rolande.*)

ROLANDE.

J'ai trouvé! (*Elle se remet à écrire, et à part.*) Il est très-complaisant ce monsieur.

BIRAUTOU, *à part.*

Il me semble que nous serions parfaitement assortis... il y a rapport d'âge : tous deux sur le plateau ; elle au commencement, moi au milieu.

ROLANDE, *cherchant sur la table.*

Qu'ai-je donc fait de mon...

BIRAUTOU, *tombant à genoux, avec amour.*

Madame?

ROLANDE, *avec étonnement.*

Monsieur?

BIRAUTOU, *à part, au public.*

Trop tôt. (*Haut.*) Vous l'aviez laissé tomber, le voici. (*Il donne le mouchoir.*)

ROLANDE.

Trop bon en vérité! (*Elle écrit.*)

BIRAUTOU, *à part.*

J'ai été trop vite... Toutefois, si j'attends, qui me dit que demain, après demain, un autre ne se déclarera pas?... quelque gaillard du versant oriental! mais son regard imposant tout à l'heure...

ROLANDE, *cherchant.*

Je croyais l'hôtel mieux tenu, on n'a rien de ce...

BIRAUTOU, *offrant la poudre, qui est sous les journaux.*

Madame cherche peut-être la poudre.

ROLANDE.

Je vous suis obligée. (*A part.*) Il est très-prévenant.

BIRAUTOU, *à part.*

Si je liais conversation avec elle? peut-être... mais tandis qu'elle écrit, ce serait indiscret, mal appris. (*Il remonte.*)

ROLANDE, *parlant à sa gauche.*

Y a-t-il longtemps, Monsieur, que vous êtes dans l'hôtel?

BIRAUTOU, *à part, charmé.*

Ça vient d'elle. (*Haut, et descendant à gauche.*) Depuis quelques instants.

ROLANDE, *se retournant.* *

N'étiez-vous pas cette nuit, de Bayonne ici, sur l'impériale de la diligence ?

BIRAUTOU, *à part.*

Elle m'aurait remarqué? (*Haut, gracieux.*) Oui, Madame, la diligence Gargaillou et compagnie.

ROLANDE.

Eh bien, Monsieur, nous avons voyagé ensemble.

BIRAUTOU.

Madame était dans le coupé?

ROLANDE.

Oui, Monsieur.

BIRAUTOU, *à part.*

Dire que je l'ai eue sous mes pieds! j'ai bien envie de me jeter aux siens.

ROLANDE.

On est très-mal dans ces voitures.

BIRAUTOU, *tombant à ses pieds.*

Oh! Madame!

ROLANDE, *stupéfaite et effrayée.*

Monsieur?

BIRAUTOU, *à part, au public.*

Trop tôt! (*Haut.*) Je voulais vous montrer ma position sur l'impériale, tant la capote est basse. (*Il se relève et remonte.*)

ROLANDE, *rassurée, parlant à sa droite.*

Ah! je comprends, et je vous plains, Monsieur... vous avez dû bien souffrir.

BIRAUTOU, *descendant à droite.*

Le martyre; moi surtout, si vif, si impatient.

ROLANDE, *se retournant.*

Les eaux vous reinettront de vos fatigues. On les dit très-calmantes.

BIRAUTOU, *soupirant.*

J'en aurais bien besoin!

ROLANDE, *pliant sa lettre.*

Là, j'ai fini.

BIRAUTOU, *à part.*

Déjà!

ROLANDE, *mettant l'adresse.*

Et je n'en suis pas fâchée.—Il est tard. (*Cherchant sur la table.*)

BIRAUTOU, *vivement.*

Les pains à cacheter? Voici.

(*Il les prend sous des papiers et les lui offre.*)

* Birantou, Rolande.

ROLANDE.

Je vous donne bien de la peine, Monsieur.

BIRAUTOU, *galant*.

C'est un plaisir. L'homme d'ailleurs n'est-il pas en ce monde aux ordres de la femme? Si Dieu l'a créé le premier, ce n'est pas qu'il lui soit supérieur, au contraire; c'est que Dieu a voulu que la femme, en paraissant sur la terre, dans son domaine, y trouvât un serviteur.

ROLANDE, *à part*.

C'est très-gentil, ça. (*Haut.*) Vous êtes dans les bons principes, Monsieur, et maintenant (*elle cherche sur la table*) je voudrais...

BIRAUTOU.

Sonner, Madame?... (*Mettant la sonnette dans sa poche sans être vu.*) Il n'y a pas de sonnette... mais je puis suppléer à son absence, si... (*Il tend la main.*)

ROLANDE, *se levant*.

Oh! Monsieur, ce serait abuser...

BIRAUTOU.

Et mon métier de serviteur?...

ROLANDE, *donnant la lettre*.

On n'est pas plus obligeant.

BIRAUTOU, *tombe à ses pieds après avoir lâché la lettre*.
Je suis...

ROLANDE, *reculant*.

Monsieur!

BIRAUTOU, *à part*.

Trop tôt. (*Haut.*) Je suis un maladroit, j'ai laissé tomber votre lettre. (*Il se relève.*)

ROLANDE.

Vous ne vous êtes pas blessé?

BIRAUTOU.

Du tout. (*S'acheminant vers le fond. — Rolande passe à droite.*) Il y a des jours comme cela, où l'on est gauche, troublé; on est ébloui. (*Criant.*) Garçon! (*Plus fort.*) Garçon!... garçon!!!

ROLANDE, *

Vous allez vous faire du mal, Monsieur.

BIRAUTOU.

Je suis..... (*Calme.*) Garçon. (*A part.*) Ça lui fait savoir..... (*Criant.*) Garçon! garçon!!!

LE GARÇON, *arrivant par le fond*. **

Pas si fort! tout le monde est couché; Monsieur pouvait bien sonner.

ROLANDE.

Oui, quand il y a des sonnettes.

* Biraoutou, Rolande.

** Biraoutou, le garçon, Rolande.

BIRAUTOU.

Mais quand il n'y en a pas...

LE GARÇON.

Comment!... il n'y en a pas?

ROLANDE, *au garçon.*

Cette lettre pour la malle de trois heures.

LE GARÇON.

Bien, Madame... *(Il ôte la lampe de dessus la table et la porte sur une petite console, au fond à gauche.)*

ROLANDE.

Mille grâces, Monsieur, de toutes vos complaisances.

BIRAUTOU.

Mille remerciements d'avoir bien voulu les agréer.

ROLANDE, *au garçon.*

*Ah! n'oubliez pas de demander une voiture pour cinq heures.

BIRAUTOU, *à part, désolé.*

Elle part!

ROLANDE.

Et d'y faire mettre mes bagages qui sont en bas, *(révérence à Birautou.)* chez Monsieur.BIRAUTOU, *avec un soupir, **

Belle dame!

ENSEMBLE.

AIR de Giselle.

ROLANDE.

Bonsoir, Monsieur, et lorsque la lumière,
Viendra, demain, éclairer ce séjour,
Vous dormirez, et moi, loin de Bagnère,
Je m'en irai sans espoir de retour.

BIRAUTOU.

Je vous souhaite un voyage prospère,
(A part.)
Mais, quand demain ici luira le jour,
Elle fuira loin, bien loin de Bagnère,
Et je la perds sans espoir de retour.

LE GARÇON, *éteignant dans le couloir du fond.*

Il est grand temps d'éteindre la lumière ;
Car, à part nous, dans cet heureux séjour,

* Le garçon, Birautou, Rolande.

Tout œil a clos, j'en suis sûr, la paupière.
Après le bruit, le calme aura son tour.

(Birautou et Rolande rentrent chacun dans sa chambre.)

SCÈNE VIII.

LE GARÇON, seul.

(Il range la table contre le mur, à gauche.) Un drôle de corps que ce guitariste, ami, émule de Caroulli. Après ça, il paie très-bien... ce n'est pas comme le monsieur du n° 7... *(Il bâille.)* En voilà un ladre! — Il faut être debout à trois heures... *(Il souffle la lampe.)* Allons nous coucher. *(Nuit.)*

(Il bâille bruyamment en étendant les bras, et sort par le fond.)

SCÈNE IX.

(Le théâtre est plongé dans l'obscurité.)

BIRAUTOU, chantant sans être vu, dans sa chambre.

Fleuve du Tage,
Je suis tes bords heureux,
A ton rivage,
J'adresse mes adieux.

(Il paraît en robe de chambre, coiffé d'un madras et une guitare à la main.)

Je ne peux pas rester en place!... mais il faut qu'elle le sache... *(Il désigne le n° 3.)* Ça lui fera comprendre... Et puis mon défaut ordinaire, la précipitation devient une qualité dans la circonstance, elle va partir. *(Il s'assied à gauche.)* Cette nuit me rappelle une autre nuit de ma jeunesse, versant oriental, où, par mon imprudence, j'ai manqué... je me trouvais sous une fenêtre, au rez-de-chaussée, dans un jardin fleuri... C'était la plus jolie et la plus mince jeune fille de Montpellier *(se levant)*, comme j'en étais le jeune homme le plus svelte, le plus élancé et cependant j'avais de l'épaule et du mollet. Surpris par une vieille parente, une femme à délicatesse, à scrupules; le lendemain, plus personne... la chouette avait emmené la colombe, et, depuis, je n'ai pas revu mon premier, mon plus ardent amour, ma véritable passion, celle-là!

(Chantant.)

Fleuve du Tage,
Je suis tes bords heureux,

(*La sonnette de Costas retentit sur la scène.*) L'homme au sang d'orgeat, de Pontoise, va me déranger... tamponnons encore... (*Il monte sur une chaise et fourre du papier dans la sonnette.*) Cet homme est incapable de comprendre et de goûter les brûlantes insomnies de l'amour. (*Il descend et dit près de la porte de Costas.*) Tu as possédé trois femmes, dont deux m'avaient aimé, n'est-ce pas? et tu viendrais me troubler dans mon légitime projet d'en épouser une, et tout ça sous le vain prétexte que tu as besoin de dormir!... Enfermons-le chez lui, c'est philanthropique, ça lui épargne la dégelée qu'il recevrait s'il venait ici.

(*Il l'enferme et revient près de la porte de Rolande.*)
(*Chantant et pinçant.*)

Fleuve du Tage,
Je fuis tes bords heureux,
A ton rivage,
J'adresse mes adieux...

SCÈNE X.

(Même obscurité.)

ROLANDE, en déshabillé de nuit, BIRAUTOU.

ROLANDE, à elle-même, sortant de sa chambre. *

Quel est l'importun?

BIRAUTOU, à part, reculant à gauche, et déposant sa guitare dans un coin.

C'est elle!

ROLANDE, de même.

Je ne pourrai jamais dormir dans cet hôtel.

BIRAUTOU, à part.

Le cœur me bat!

ROLANDE, de même.

J'ai beau sonner, personne ne vient. (*Elle avance en titonnant.*)

BIRAUTOU, à part, la main sur son cœur.

J'ai trop de palpitations... je ne vieillirai pas.

ROLANDE.

Ce Monsieur si complaisant est endormi, bien sûr; sans cela, il m'aurait délivrée de ce mal avisé chanteur, s'il revient.

BIRAUTOU, qui a entendu, à part.

Quelle idée! (*Il remonte un peu.*)

ROLANDE, à part.

Mais, franchement, je ne puis frapper à sa porte... Quant à mon mari, une poule mouillée... gagnons le corridor et appelons. (*Elle remonte.*)

BIRAUTOU, qui se trouve au fond.

Qui est là?

* Biraoutou, Rolande.

ROLANDE, *à part, redescendant vivement.*
C'est ce monsieur !

BIRAUTOU.

Dites-moi, mon beau troubadour, vous ne pourriez pas choisir une autre heure et un autre endroit pour votre fleuve du Tage ?

ROLANDE, *à part.*

Il me prend pour... tant mieux ; il ne saura pas...

BIRAUTOU.

Vous ne répondez pas, Monsieur ?

ROLANDE, *grossissant sa voix.*

Je me retire ; je m'étais trompé de corridor.

BIRAUTOU, *à part.*

Artifice de la pudeur. (*Haut.*) Moi, ça m'est égal, je ne puis clore la paupière ; mais il y a là une dame... je ne vous pardonnerais pas de troubler son sommeil, de gâter ses beaux yeux.

ROLANDE, *gagnant le n° 3.*

Je m'en vais ! je m'en vais !

BIRAUTOU, *venant se mettre entre elle et la porte de sa chambre.**

Du côté de sa chambre ! un amant alors ! Eh bien, sachez que vous avez un rival ; car je l'aime, car je l'adore aussi !

ROLANDE, *avec sa voix naturelle.*

Que dites-vous, Monsieur ?

BIRAUTOU, *jouant la surprise.*

Grand Dieu ! c'est vous, Madame ! mon secret m'est échappé.

ROLANDE.

Quoi ! Monsieur, vous m'avez vue à peine, et vous osez !

BIRAUTOU.

Il est vrai, Madame, je vous ai vue à peine ; mais à peine je vous ai vue, que j'ai été...

ROLANDE.

Retirez-vous !

BIRAUTOU.

Me retirer ! non, vous m'entendrez !

ROLANDE.

Oh ! Dieu ! si l'on venait...

BIRAUTOU.

J'exterminerais le premier venu, et le second, et tous les venus possibles... Rassurez-vous, je vous aime, Madame ; mais, malgré ma guitare... car je ne veux pas vous tromper, le fleuve du Tage, c'est moi.

ROLANDE, *à part.*

Je m'en doutais bien un peu.

BIRAUTOU.

Malgré ma guitare, mon but n'est pas une aventure romanesque, oh ! non, je vous aime, mais je vous respecte !

* Rolande, Birautou.

ROLANDE.

* Alors, laissez-moi m'en aller.

BIRAUTOU.

Je brûle ! mais ma flamme est pure !

ROLANDE.

Alors, laissez-moi m'en aller !

BIRAUTOU, *marchant sur elle. Elle recule à gauche.*

Oh ! Madame, ne vous fâchez pas ! si vous saviez. mon Dieu !.. j'ai encore huit ou dix ans de plateau, je voudrais vous les consacrer !

ROLANDE.

Décidément, Monsieur, est-ce un parti pris de me compromettre ?

BIRAUTOU.

Vous compromettre, moi !... (*Brusquement.*) Je vous offre mon nom et ma main.

ROLANDE.

C'est impossible, d'abord.

BIRAUTOU.

Parce que vous ne me connaissez pas ; mais s'il faut vous apporter des certificats de bonne vie et mœurs... des certificats même de capacité... je suis guitariste, élève, ami, émule de Caroulli.

ROLANDE.

Qu'est-ce que cela me fait à moi.

BIRAUTOU.

Le département de l'Hérault m'a donné le jour, et je ne pense pas qu'il en soit fâché.

ROLANDE.

Mais, Monsieur, qu'ai-je besoin de savoir...

BIRAUTOU.

Je suis né à Montpellier, rue des Etuves, n° 9.

ROLANDE, *étonnée.*

A Montpellier.

BIRAUTOU.

Je me nomme Birautou.

ROLANDE.

Ciel ! (*Elle tombe défaillante sur une chaise, à gauche.*)

BIRAUTOU.

Madame, vous ne vous trouvez pas bien... Oh ! Dieu ! j'ai eu tort, je le sens et je m'en irais vite ; mais, vous laisser dans cet état... (*Il tombe à ses pieds et lui prend la main.*)

ROLANDE, *à moitié syncopée.*

Birautou !... Stanislas !..

BIRAUTOU, *se relevant.*

Elle sait mon petit nom... tu sais, vous savez...

ROLANDE, *de même.*

Va-t'en, laisse-moi. Si ma tante Frigoule te surprenait sous ma fenêtre.

BIRAUTOU, *au comble de la stupéfaction.*
Sa tante Frigoule !... Rolande ! serais-tu Rolande !

ROLANDE, *revenant à elle, et se levant.*
Qu'ai-je dit !

BIRAUTOU.
Oui, tu l'es... (*Au ciel.*) Mon Dieu ! c'est Rolande ! (*A Rolande.*) Et nous voilà comme autrefois.

ROLANDE, *passant à droite.* *
Oh ! taisez-vous ! taisez-vous !... ne rappelez pas un moment funeste qui nous a séparés pour jamais.

BIRAUTOU.
Pour jamais ? tu vois bien que non.

ROLANDE.
Pour jamais, vous dis-je, car il est deux obstacles entre nous.

BIRAUTOU.
Quels obstacles ?... Tu es veuve, je le sais.

ROLANDE.
Je suis mariée !

BIRAUTOU.
Juste ciel !... Mais le divorce n'est pas encore aboli, et nous pouvons, en nous pressant...

ROLANDE.
Un nouveau scandale ! Oh ! non !... Le premier, celui dont vous fûtes cause, a précipité la fin de ma tante.

BIRAUTOU.
Elle est morte à quatre-vingt-neuf ans !

ROLANDE.
Elle voulait aller jusqu'à cent, et elle m'a fait jurer que je ne vous reverrais plus, que je ne serais jamais à vous.

BIRAUTOU.
Rolande, je ne connais pas ton mari, tu es arrivée seule ; mais si tu ne divorces pas, je le tuerai. La Providence a permis que je te retrouve, avant d'être arrivé au versant occidental.

ROLANDE, *à part.*
Ne lui disons pas que c'est Costas.

BIRAUTOU.
D'abord, tu ne partiras pas ; ou si tu pars, je te suis.

ROLANDE.
Eh bien ! non, calmez-vous, je resterai, nous causerons ; je vous ferai comprendre.

BIRAUTOU.
Et moi, je te prouverai.

ROLANDE, *prêtant l'oreille.*
Chut ! taisez-vous ! j'entends dans le corridor...

BIRAUTOU, *avec éclat.*
En voilà un qui va recevoir une danse !

ROLANDE.
Et ma réputation !

* Birautou, Rolande.

BIRAUTOU.

C'est juste! rentre dans dans ta chambre. — A bientôt.

ROLANDE.

Adieu !...

BIRAUTOU.

Et tu me promets...

ROLANDE, à part.

Mes bagages sont en bas, et... (*Haut.*) De rester quelques jours, rien de plus. (*Elle remonte tout doucement vers la porte du fond.*)

BIRAUTOU, allant vers la chambre n° 3, et parlant dans le vide.*

Rien de plus... oh! non, j'ai soif, tu es ma fontaine; j'ai froid, tu es mon soleil; je meurs! tu es ma vie. (*Il s'agenouille devant la porte.*)

ENSEMBLE.

AIR : Chevalier du guet.

ROLANDE, à part.

Contre l'élan,
D'un cœur brûlant,
Amour du bien,
Sois mon soutien.

BIRAUTOU, bas, tournant le dos à Rolande.

Je suis ardent,
Impatient,
Mais ne crains rien,
Tout ira bien.

(*Rolande sort par le fond. On entend Costas frapper à sa porte à coups redoublés.*)

SCÈNE XI.

BIRAUTOU, puis COSTAS.

BIRAUTOU, se relevant.

Ah ça, il n'y a donc pas moyen d'être tranquille un instant dans cet hôtel!... (*Il va ouvrir la porte de Costas, qui entre en bonnet de coton, en robe de chambre et un bougeoir à la main. — Le jour se fait.*) Qu'est-ce que vous demandez, Monsieur?

COSTAS.**

Ce que je demande?... Je demande quel métier vous faites depuis une heure.

* Rolande, Biraoutou.

** Costas, Biraoutou.

BIRAUTOU.

Ça ne vous regarde pas

COSTAS.

Ça ne me regarde pas !... oui, si vous ne m'empêchiez pas de dormir.

BIRAUTOU, *méprisant, et passant à gauche.**

Dormir ! que c'est bien un propos d'homme du Nord ! Dormir ! vous avez besoin de dormir !

COSTAS.

Mais c'est un besoin qui se fait généralement sentir.

BIRAUTOU.

Du reste, votre âge vous excuse, versant occidental, et je ne vous en veux pas.

COSTAS, *ôtant son bonnet, et saluant.*

Vous êtes bien bon.

BIRAUTOU.

Vous faites le plaisant ; mais je devrais vous en vouloir.

COSTAS.

Vous devriez...

BIRAUTOU.

Ce serait mon droit.

COSTAS.

Votre droit ? *(Il bâille.)*BIRAUTOU, *lui coupant le bâillement.*

Je vous en fais juge vous-même, j'ai aimé Eugénie Piffret.

COSTAS.

Vous me l'avez dit.

BIRAUTOU.

Vous l'avez épousée et d'une ! J'ai aimé de plus Agathe, née Bartos.

COSTAS, *étonné.*

Tiens !

BIRAUTOU.

Et j'apprends qu'elle a été aussi votre femme ! n'y aurait-il pas là de quoi !

COSTAS.

Comment ! n'y aurait-il pas là de quoi !... vous les aimez d'abord, je les épouse après et ça vous donne le droit de m'en vouloir ?

BIRAUTOU.

J'y renonce.

COSTAS, *ôtant son bonnet, et saluant.*Je vous suis bien reconnaissant ; mais si nous allions nous coucher ? *(Il bâille.)*BIRAUTOU, *coupant son bâillement.*

J'ai un service à vous demander.

* Biraoutou, Costas.

COSTAS.

Soit. Mais si vous m'empêchez de dormir, laissez-moi bâiller au moins. (*Il bâille largement.*)

BIRAUTOU, à part, le regardant.

Quel bec de Pélican !

COSTAS, remontant, allant poser son bougeoir sur la table et s'asseyant.

Je vous écoute.

BIRAUTOU.*

Je suis amoureux, Monsieur; ça vous étonne vous autres.

COSTAS.

Mon Dieu, non, de la part de vous autres.

BIRAUTOU.

Celle que j'aime est dans cet hôtel.

COSTAS.

Celle que vous aimez est partout, je crois.

BIRAUTOU.

Monsieur, je vous ai permis de bâiller mais non pas de railler.

COSTAS.

Oui, j'ai tort de vous interrompre. Allez vite, finissons. Bref!...

BIRAUTOU.

Bref, elle a juré à une parente de ne plus me voir et c'est à cause de ça qu'elle refuse de se mettre en mesure pour m'épouser.

COSTAS, toupillant.

Eh bien ?

BIRAUTOU.

Et je suis aimé, Monsieur.

COSTAS.

Eh bien ?

BIRAUTOU.

Depuis longtemps.

COSTAS.

Eh bien ?

BIRAUTOU.

Je n'ai que vous d'intime ami dans l'établissement.

COSTAS, de même.

Eh bien ?

BIRAUTOU.

Rendez-moi le service de faire sa connaissance, c'est facile aux eaux. Parlez-lui de moi, de mes qualités.

COSTAS, se levant.

Ça ne serait pas long... mais avec la meilleure volonté du monde, ce que vous me demandez est impossible.

* Costas, Birautou,

BIRAUTOU, *fâché.*

Alors, c'est vous qui me cherchez dispute? j'accepte!

COSTAS.

Du tout, mon épouse est arrivée, mon espion, mon cauchemar, et si elle me voyait parler à une autre femme!

BIRAUTOU.

Monsieur, c'est un prétexte.

COSTAS.

Un prétexte!

BIRAUTOU.

Évident.

COSTAS.

Ah! on voit bien que vous ne connaissez pas Rolande?

BIRAUTOU.

Hein?

COSTAS.

Oui, Rolande!...

BIRAUTOU.

Rolande? cette belle femme qui loge là au n° 3.

COSTAS.

C'est mon épouse.

BIRAUTOU, *emporté.*

Votre épouse! mais je l'ai aimée, moi, et je l'aime encore!

COSTAS, *enchanté.*

Pas un mot de plus! monsieur Biraudou, j'ignore l'état de votre fortune et je ne veux pas vous offenser; mais je vous offre dix mille francs pour me débarrasser de ma femme.

BIRAUTOU.

J'allais vous en offrir quinze mille pour divorcer, pour me la céder... c'est cinq mille francs que je vous dois.

COSTAS, *lui présentant la main.*

Je vous donne quittance.

BIRAUTOU.

Généreux Costas. (*Ils s'embrassent.*)

COSTAS.

Malheureusement, cher ami, ça sera difficile. Vous connaissez le caractère de ma femme!

BIRAUTOU.

Mieux que vous.

COSTAS.

Vous savez donc ses délicatesses, ses scrupules fruit de son éducation?

BIRAUTOU, *réfléchissant.*

Elle tient ça de sa tante Frigoule.

COSTAS.

Elle me déteste, elle vous aime et malgré ça elle ne se prêterait pas à l'éclat d'un divorce.

BIRAUTOU.

Si on lui forçait la main?

COSTAS.

J'allais vous le proposer.

BIRAUTOU.

Agissons sans la prévenir, sans la consulter.

COSTAS.

Oui, compromettons-la, et une fois que sa réputation sera morte...

BIRAUTOU.

Elle n'aura plus à la ménager.

COSTAS, flatteur.

Livrée alors à son amour pour son amant.

BIRAUTOU.

Et à son aversion pour son mari.

COSTAS.

Le divorce va tout seul.

BIRAUTOU.

La loi ne passera pas, si elle passe, avant deux mois et d'ici là nous pourrons... mais il faut quelque chose de chaud, d'éclatant, le nec plus ultra du scandale et du tintamarre !

COSTAS.

Je m'en rapporte à vous pour ça.

BIRAUTOU.

Il faut, pour justifier votre divorce, que dans cinq minutes tous les habitants de l'hôtel soient en l'air et me surprennent aux pieds de votre femme.

COSTAS.

Mieux que ça !

BIRAUTOU.

C'est entendu.

COSTAS.

Lançons-nous ensemble !

(Costas prend la guitare de Biraudou, qui est dans un coin, à sa portée et la cogne contre le mur ; Biraudou ne l'aperçoit pas et prend de son côté une chaise qu'il démantibule.)

ENSEMBLE.

AIR de la Bastille : la fureur m'exaspère.

BIRAUTOU.*

Oui, Monsieur, sur mon âme,
 J'adore votre femme,
 Et prétends, en ces lieux,
 L'enlever sous vos yeux.

COSTAS.

Ah ! Monsieur, c'est infâme

* Biraudou, Costas.

De courtiser ma femme,
Et ravir, à mes yeux,
Un bien si précieux.

BIRAUTOU.

Malheureux ! vous avez brisé ma guitare ! (*Il le prend à la gorge et le fait tourner.*)

COSTAS. *

Ah ça, vous m'étranglez.

BIRAUTOU.

Pardou, j'ai tort. Du reste, il n'y a pas de mal. Ça donne plus de vraisemblance à la chose.

COSTAS.

Oui, mais...

BIRAUTOU.

Allons, ferme, la reprise tandis que je vais....

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Birautou entre dans la chambre n° 3, où il croit trouver Rolande qui est sortie par le fond.*)

SCÈNE XII.

LE GARÇON, COSTAS.

LE GARÇON, *accourant par le fond.* **

Faire ce bruit dans une maison de santé ! éveiller tout le monde. C'est affreux !

COSTAS.

"Garçon," tu es garçon ; tu ne comprends pas les fureurs jalouses d'un homme marié. Ce Birautou, ce satané méridional, sais-tu où il est ?

LE GARÇON, *avec humeur.*

Je voudrais qu'il fût !...

COSTAS.

Moi aussi, mais il n'y est pas (*Passant vers le n° 3.*) Il est là !

LE GARÇON ***.

Eh ! bien, après tout, cette dame est libre, elle est veuve.

COSTAS.

Non, elle est en puissance de mari ! Elle est en ma puissance.

LE GARÇON.

Ah bah ! (*Il rit à part.*)

* Costas, Birautou.

** Costas, le garçon,

*** Le garçon, Costas.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BIRAUTOU, *sortant du n° 3.*BIRAUTOU, *à part.**

Sa vertu se sera fourrée dans quelqu'armoire; mais c'est égal.

COSTAS, *au garçon.*

Tiens, regarde!

BIRAUTOU, *jouant la confusion.*

Ciel! le mari!

COSTAS, *jouant le courroux.*

Oui, Monsieur, le mari et un témoin et d'autres qui viendront.

BIRAUTOU, *passant près du garçon.**

Garçon, tu es garçon, tu comprends les garçons. J'aime, je ne m'en cache pas!

LE GARÇON.

Ce serait difficile.

BIRAUTOU.

Je ne veux pas te corrompre, te fermer la bouche, au contraire, dis à tout le monde ce que tu as vu... voilà six francs... tu as déjà reçu les quatre sous.

LE GARÇON, *stupéfait désignant Costas.*

De la part de Monsieur, je comprendrais...

COSTAS.

Ne cherche pas à comprendre et dis ce que tu as vu.

BIRAUTOU.

Et même ce que tu n'as pas vu. *(Il lui parle à l'oreille.)*COSTAS, *à part.*

C'est un bon diable, au fond, ce méridional.

LE GARÇON, *à Birautou.*

Oh! Monsicur, je ne peux pas!

BIRAUTOU, *lui donnant de l'argent.*Voilà encore six francs, *(à Costas.)* Vous n'auriez pas quatre sous?

COSTAS.

Quatre sous? Allons donc! garçon!.. ici!.. *(Le garçon s'approche.)* Voilà douze francs. *(Il les lui donne.)* ***

BIRAUTOU.

Du reste, garçon, pour ne pas te démoraliser, car j'ai des principes, tu sauras que je dois l'épouser.

LE GARÇON.

Mais elle est la femme de Monsieur!

BIRAUTOU.

Et le divorce? imbécile!

* Le garçon, Costas, Birautou.

** Le garçon, Birautou, Costas.

*** Birautou, le garçon, Costas.

COSTAS.

Tu ne pensais pas au divorce, imbécile !

TOUS DEUX, *riant*.

Il ne pensait pas au divorce !

LE GARÇON

Le divorce!.. Le divorce ! vous ne savez donc pas ? on a reçu des lettres... La loi est votée, il est aboli. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XIV.

COSTAS, BIRAUTOU, *déconflits, tous deux tombent sur une chaise et se regardent.*BIRAUTOU, *avec amertume, après un silence.* *

Costas !

COSTAS.

Birautou !

BIRAUTOU.

Il y a des étoiles, des destinées, des conjonctions fatales. Je crois à l'astrologie judiciaire... Et vous ?

COSTAS.

A vous parler franchement, j'y crois aussi.

BIRAUTOU.

Il y a tel individu qui est la contre-partie de tel autre individu. Ce qu'on appelle Satan, le ricanneur, l'ironique, le sardonique, c'est tout bonnement un homme assorti par Dieu à un autre homme, pour exercer sa patience et lui rendre la vie dure.

COSTAS.

C'est tout à fait mon opinion, depuis votre arrivée.

BIRAUTOU.

Costas !

COSTAS.

Birautou !

BIRAUTOU.

Savez-vous pourquoi vous êtes dans ce monde ?

COSTAS.

Ça ! non, je l'ignore.

BIRAUTOU.

C'est parce que j'y suis. Vous y êtes venu avant moi, pour m'y attendre, comme un brigand qui s'embusque au coin d'un bois pour détrousser le voyageur.

COSTAS, *se levant*.

Permettez : il me semble que le voyageur, c'est moi, et que l'autre, c'est...

BIRAUTOU.

Costas ! sur les trois anges de ma vie, qui ont eu le malheur de vous appartenir, deux sont évanouis pour moi ; un seul est

* Birautou, Costas.

à ma portée, celui que j'ai le plus aimé, ma véritable passion.

COSTAS.

Comme ça se trouve !

BIRAUTOU, *criant*.

Costas, à tout prix, il me faut cet ange.

COSTAS.

Je vous ai offert dix mille francs avec.

BIRAUTOU.

Oui, mais le divorce étant aboli, je ne puis prendre l'ange qu'après avoir préalablement exterminé le diable. (*Il marche sur lui et le fait reculer.*)

COSTAS.*

Allez-vous recommencer vos farces?...

BIRAUTOU.

Costas, c'est un duel à mort entre nous !

COSTAS, *fièrement*.

J'accepte !

BIRAUTOU.

Touchez là, Costas. Vous êtes un homme juste. Vous comprenez qu'étant venu dans ce monde avant moi, c'est naturellement à vous d'en sortir le premier.

COSTAS, *fièrement*.

C'est ce que nous verrons ! Je vais chercher mes pistolets !

ENSEMBLE.

AIR : *Achille, prenez garde. (Pension alimentaire, acte 2°.)*

COSTAS.

Oui, sans me faire attendre,

Ici je vais me rendre.

Bientôt mes pistolets

Seront tout prêts !

Car, sans pitié ni grâce,

Je veux, mari jaloux,

Avant qu'une heure passe,

En finir avec vous !

BIRAUTOU.

Ici je vais attendre,

Hâtez-vous de vous rendre,

Et que les pistolets

Soient bientôt prêts ;

Car, sans pitié ni grâce,

* Costas, Biraouton.

Je veux, amant jaloux,
 Avant qu'une heure passe,
 En finir avec vous !

SCÈNE XV.

COSTAS, ROLANDE, BIRAUTOU.

ROLANDE, *accourant du fond et les séparant.* *
 Arrêtez !

COSTAS.
 Ma femme !

ROLANDE.
 Vous ne vous battez pas !

BIRAUTOU.
 Rolande !

ROLANDE.
 Je vous le défends ! Et puisqu'il me faut choisir entre deux scandales, je préfère au dangereux éclat d'un duel, l'éclat moins funeste d'un divorce.

BIRAUTOU, *désolé.*
 Tu ignores donc que la loi contre le divorce est votée ?

ROLANDE.
 Je le sais ; mais elle n'est pas encore promulguée !

COSTAS, *heureux.*
 Ciel !

BIRAUTOU, *de même.*
 Dieu !

COSTAS, *joyeux, à Birautou.*
 Dites donc ! la promulgation !...

BIRAUTOU, *de même, à Costas.*
 Nous n'avions pas pensé à la promulgation ! (A Rolande.)
 Rolande, es-tu certaine ?...

ROLANDE.
 Un monsieur, parfaitement renseigné, arrive à l'instant de Paris, avec sa dame. Il est sûr, dit-il, d'avoir du temps de reste pour divorcer. Ça le met dans une joie !... bien partagée, d'ailleurs, par sa femme.

BIRAUTOU, *transporté, faisant un mouvement.*
 Chère Rolande !

ROLANDE, *avec un geste de dignité.*
 Mais, vous le comprenez, Stanislas : durant les démarches nécessaires pour mon divorce, vous ne devez plus me voir ni me parler.

BIRAUTOU.
 Rassure-toi ! Tu connais mes principes !... j'entends même

* Costas, Rolande, Birautou.

que ton mari ne te quitte pas d'une seconde jusqu'au jour fortuné...

COSTAS.

D'une seconde !... Mais...

BIRAUTOU, *avec un sérieux comique.*

C'est une marque de confiance que je vous donne et dont je vous crois incapable d'abuser !...

COSTAS.

Comment ! je n'aurai pas la liberté...

ROLANDE.

Vous me suivrez à Limoges !

BIRAUTOU.

Vous garderez ma future par décorum, et je m'éloignerai de votre femme par délicatesse. (*Avec accent.*) Oui ! je jure de me tenir, dès à présent, et jusqu'à la conclusion du divorce, à la distance la plus respectueuse !

ROLANDE, *reconnaissante et lui tendant la main.*

Merci, Birautou, merci !...

BIRAUTOU, *lui saisissant la main et l'entraînant dans ses bras.*

Rolande ! quel bonheur !

COSTAS.

Vous appelez ça une distance respectueuse ?

BIRAUTOU.

C'est un adieu... un à revoir !

LE GARÇON, *au fond.*

La voiture est prête.

ROLANDE, *à Costas.*

Nous allons partir.

BIRAUTOU.

Oui, partez ; mais que toute division soit oubliée. Chacun de nous est heureux, plus de rancune, et qu'avant de nous séparer, un témoignage de sympathie réciproque... Groupons-nous, tous les trois, dans une embrassade fraternelle ! (*Il passe un bras autour du cou de Costas, qu'il fait passer à droite, et que, de cette façon, il empêche d'embrasser Rolande ; et, de l'autre bras, il enlace Rolande avec transport.*)

ENSEMBLE.*

AIR : *Final de la Mansarde du crime.*

Enfin, j'ai la douce espérance

Que le ciel comblera mes vœux,

Et je puis sourire d'avance

A l'avenir le plus heureux !

* Rolande, Birautou, Costas.

COSTAS, *au public.*

Votre pouvoir superlatif,
Fait qu'ici chacun de nous tremble ;
Car le public est tout ensemble,
Législatif, exécutif.

ROLANDE, *passant au milieu, aux deux autres.**

Eh bien, c'est pour ça que j'espère,
Partagez ma sécurité.

(*Au public en souriant.*)

Car un pouvoir est peu sévère,
Alors qu'il n'est pas contesté.

BIRAUTOU, *au public, désignant Rolande.*

Pour confirmer son sentiment,
Votez-nous, séance tenante,
Un succès qui fait notre attente,
(*Signe d'applaudir.*)
Et promulguez-le chaudement !

ENSEMBLE. — REPRISE DU DERNIER QUATRAIN.

* Rolande, Birautou, Costas.

75952

FIN.

N^o d'invent.

208